

choisir

revue culturelle
n° 613 – janvier 2011



**La foi
un produit ?**



La simplicité de l'amour

*Délivre-moi, Seigneur,
de la paresse qui s'agite,
déguisée en activité,
et de la lâcheté qui accomplit
ce qu'on ne demande point,
afin d'é luder un sacrifice !*

*Mais donne-moi l'humilité
en qui seule est le repos,
et délivre-moi de l'orgueil
qui est le plus lourd des fardeaux.*

*Pénètre tout mon cœur,
toute mon âme,
de la simplicité de l'amour.*

Thomas Merton



choisir

n° 613 - janvier 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : P. Deliss/GODONG

p. 7 : OR/PPP/CIRIC

p. 15 : Philippe Lissac/GODONG

p. 20 : Jair Teixeira

p. 28 : studiocanel

p. 30 : Mario del Curto

p. 32 : Jeremy Bierer.

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Venge-les, Seigneur ! <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Chants d'oiseaux et talons aiguilles <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Le discernement. A l'écoute du dynamisme théologal <i>par Sylvie Robert</i>	
Eglises	13
Au défi des évangéliques. L'Eglise en Amérique latine <i>par Véronique Lecaros</i>	
Eglises	18
A l'heure du marketing. Offensive au Brésil <i>par Jean-Claude Gerez</i>	
Eglise	22
L'Evangile à tout prix ? <i>par Claude Ducarroz</i>	
Politique	24
La vie est belle ? L'Italie, régime pré-autoritaire <i>par Roberto Degrassi</i>	
Cinéma	28
La dame de cœur <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	30
Eloge de la légèreté <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	33
Mme de Staël. La lionne du romantisme <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	36
Aide au suicide. Les limites du manifeste <i>par Michel Fontaine</i>	
Livres ouverts	38
Brisée par isolement <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	39
L'exception syrienne <i>par Joseph Hug</i>	
Chronique	44
Révélation <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Venge-les, Seigneur !

Si cet appel n'était tiré d'un psaume (94), je n'oserais commencer l'éditorial de janvier de choisir par ces mots. Mais honnêtement, comment se souhaiter la bonne année, alors que partout, jour après jour, on apprend le massacre de chrétiens dans l'une ou l'autre partie du monde. Et cela, comme un fait divers, entre deux news du journal télévisé, pendant que chaudement à l'abri nous sirotons nos dernières bouteilles des fêtes passées. Bien sûr, cela ne sonne pas très chrétien ! Pourtant, combien de temps va-t-on encore laisser faire, sans se révolter contre cette injustice gratuite ? N'a-t-on rien appris de nos frères juifs qui se lèvent et protestent à hauts cris dès qu'on touche à une synagogue ? Et imaginez : une seule déprédation contre une mosquée, et c'est le branle-bas de combat dans le monde musulman...

Seront-ils entendus, les évêques irakiens qui, à la suite de l'attentat meurtrier qui visa la cathédrale syro-catholique de Bagdad le 31 octobre dernier, faisant près de 50 morts et plus de 70 blessés graves, ont lancé un message demandant aux autorités musulmanes une fatwa « pour aider à éclairer le fait que les violences contre les chrétiens sont illégitimes et contraires aux principes de la religion islamique » ? A Bagdad, « l'attaque sauvage a tué la paix, beaucoup de chrétiens ont perdu l'espoir », relève le chef de la petite communauté catholique de la ville, dont la présence dans le pays remonte à bien avant l'arrivée de l'islam. Depuis l'invasion américaine de 2003, plus de 60 % des chrétiens ont fui le pays, et rien que ce dernier mois, plus de 200 familles ont pris le chemin de l'exil, quittant l'Irak par peur de cette véritable chasse aux chrétiens.

Mais il ne s'agit pas seulement du Moyen-Orient. Le rapport de l'Observatoire de l'intolérance et de la discrimination des chrétiens en Europe vient d'être publié à Vienne (siège de cette organisation)¹ concernant les cinq dernières années. L'importance de ce rapport réside dans le fait qu'il donne une longue série d'exemples d'intolé-

rance envers les chrétiens en Europe : actes de vandalisme, de haine envers des églises et des symboles religieux, de brimades envers des personnes. Cela donne une base sur laquelle il est possible d'évaluer l'ampleur et la nature du phénomène. Après la Shoah, va-t-on assister à des pogroms anti-chrétiens dans nos pays de tradition et de culture chrétiennes ? Il n'en tient qu'à nous. Non que j'en appelle d'abord à nos gouvernements pour prendre la défense du christianisme : ils l'ont déjà fait, hélas ! à une époque où leur velléité de conquêtes coloniales se cachait derrière une défense des minorités opprimées. Mais où est donc passé le bon sens de la majorité des citoyens de chez nous aux origines chrétiennes ? Combien de temps encore se laissera-t-elle bernier par ces slogans populistes ou autres attaques perfides de libres-penseurs, qui distillent progressivement, sous couvert de liberté pour tous, des relents d'intolérance qui fâchent ? Faut-il ne rien respecter de notre histoire pour partir en guerre contre les crucifix de nos édifices publics ! A quand la suppression de la Croix sur notre drapeau national, des clés (de saint Pierre) sur les armoiries de Genève ou de la crose d'évêque sur l'écusson du Jura ?

Seulement voilà, le chrétien de chez nous préfère se laisser enfermer dans sa sphère privée pour, presque en cachette, y prier son Christ. Aurait-il peur d'être martyr, puisque c'est le mot grec que les Evangiles emploient pour désigner un « témoin » ? Certes, on n'en est pas encore là ; m'autorisera-t-on à ajouter « Dieu merci » !

Choisir vous souhaite une année de liberté et de paix, une année d'engagement où apparaisse que le temps est venu de ne plus se taire devant la violence des fanatiques, surtout lorsqu'ils le sont pour motifs religieux, afin que la force du message évangélique dont nous sommes héritiers et qui a forgé notre culture, nos traditions et notre pays, soit proclamée dans notre quotidien plus fort que les susceptibilités propres à chaque camp. N'avons-nous pas dans notre foi tout ce qu'il faut pour vaincre nos peurs de la différence ?

Jean-Bernard Livio s.j.



■ Info

Europe : chrétiens discriminés

L'Observatoire de l'intolérance et de la discrimination des chrétiens en Europe a dévoilé, le 10 décembre dernier à Vienne, un rapport recensant les atteintes à l'encontre des chrétiens, ces cinq dernières années, sur le Vieux Continent. Il montre que la liberté religieuse est menacée, en particulier dans sa dimension publique et institutionnelle. A côté de l'intolérance sociale, de la dérision, le rapport attire l'attention sur diverses discriminations légales qui engendrent des problèmes nouveaux et pénalisent les chrétiens dans l'exercice de leurs droits. Les experts relèvent ainsi une tendance à exclure des emplois publics les personnes qui expriment et défendent les valeurs chrétiennes.

De nombreux cas concrets, rapportés par la presse ou des témoins, sont passés en revue : atteintes à la « liberté de conscience » (juge suspendu en Espagne pour avoir exprimé ses convictions), « à la liberté d'expression » (annulation de la visite du pape à l'Université de La Sapienza en Italie), à « l'emploi » (conférencier d'Oxford malmené après sa conversion au christianisme), etc. Le rapport recense encore d'innombrables exemples de diffamations et insultes, d'atteintes aux symboles religieux, de profanations et actes de vandalisme en tout genre, sans oublier des agressions physiques, notamment en Bosnie, en Italie, en Turquie ou en Russie. « Il n'est pas nécessaire d'aller en Chine ou au Pakistan pour constater que les chrétiens ont de plus en plus de mal à s'exprimer dans l'espace public. »

Le rapport rappelle aussi que l'idée de « christianophobie » a été admise il y a plus d'un an par l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE). Cette dernière a d'ailleurs tenu une réunion sur ce thème en mars 2009. (apic/réd.)

■ Info

Suisse : crucifix

La pétition *Le crucifix reste* a été remise le 14 décembre au Conseil d'Etat lucernois, munie de 12 000 signatures, récoltées pour la majorité dans le canton de Lucerne. Elle avait été lancée fin octobre, en réaction au conflit qui touchait les écoles de Stalden (VS) et Triengen (LU). L'interdiction des croix ou des crucifix dans les espaces publics ne serait pas l'expression de la tolérance, mais celle de l'intolérance, a affirmé Gerardo Raffa, porte-parole du comité. Les croix et crucifix appartiennent à la tradition chrétienne du pays, a-t-il rappelé. (apic)

■ Info

Laïcs et évangélisation

Dans une interview publiée dans le quotidien *La Croix* (14 décembre), Mgr Rino Fisichella, président du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, dit miser sur les laïcs et leurs organisations des divers milieux (médias, éducation, santé, etc.) pour réaliser les objectifs du dicastère. Officiellement créé en octobre dernier, le nouvel organe de la curie romaine devra « trouver de nouvelles formes pour annoncer l'Évangile dans le monde, en cohérence avec l'homme d'aujourd'hui » et, pour ce faire, devra collaborer avec les Conférences épisco-

pales afin de comprendre ce qui se fait depuis longtemps et en vue de favoriser les échanges d'expériences entre pays. (apic/réd.)

■ Info

Des musulmans protestent

L'association des musulmans argoviens s'est dite « secouée et horrifiée » par le double attentat survenu à Stockholm, samedi 11 décembre. Qui se sert de la violence terroriste et du meurtre de civils innocents à des fins politiques ne peut pas se réclamer de l'islam, qui interdit cela de façon claire et sans équivoque, a-t-elle déclaré dans un communiqué. (apic)

■ Info

Un monde tortionnaire

L'ACAT-France a publié son premier rapport sur la torture, *Un monde tortionnaire*, qui montre que la torture est pratiquée dans plus de la moitié des pays du monde. Le rapport a pour objectif de « connaître la réalité de la torture, ses causes et ses conséquences et ses invariants les plus significatifs ». Outil de référence et de sensibilisation alliant le factuel à l'analyse, le rapport 2010 pose de nombreuses questions difficiles : comment se manifeste la torture en détention ? quelle vision nous en donne-t-on dans les médias ? quelle est la position de la nouvelle administration américaine face à la torture ? quelles en sont les séquelles psychologiques ? existe-t-il un lien entre médecine et torture ? quels sont les mécanismes de la soumission ? Le rapport présente la torture telle qu'elle se pratique dans chacun des pays concernés. Selon l'ACAT-

France, du Mexique au Bangladesh, de l'Erythrée à la Russie ou à la Tunisie, les pratiques sont homogènes : les tortionnaires se ressemblent, leurs méthodes et leurs objectifs sont identiques et les victimes toujours semblables.

La deuxième partie du rapport approfondit des thèmes spécifiques. Il en est ainsi de l'étude *Obama et la torture*, réalisée par Chuck Frager, directeur du Centre quaker de Fayetteville (Etats-Unis). « Guantanamo est toujours opérationnel, l'ouverture de procédures judiciaires contre les tortionnaires et leurs donneurs d'ordre n'est pas à l'ordre du jour. Quant à l'effectivité de l'interdiction de la torture, l'impunité, l'usage du "secret défense" et la poursuite du recours intensif aux sociétés privées de sécurité laissent subsister de nombreux doutes, notamment sur les théâtres d'Irak et d'Afghanistan. » (apic)

■ Info

Site chrétien à Abou Dhabi

Les Emirats arabes unis ont ouvert au public un site historique chrétien. Il s'agit d'un monastère du VII^e siècle, dont les ruines avaient été découvertes en 1992 sur l'île de Sir Bani Yas (émirat d'Abou Dhabi). Elles datent de l'église nestorienne (syriaque orientale) qui aurait été construite autour de l'an 600. Le monastère est considéré comme « le seul site chrétien pré-islamique connu aux Emirats arabes unis », selon le journal *The National* d'Abou Dhabi qui a rapporté la nouvelle le 12 décembre passé. « Il y a 20 ans, nous ne pensions pas du tout que les chrétiens étaient arrivés aussi loin au sud et à l'est, dans la région du Golfe », a affirmé au journal Joseph Elders, chef de l'équipe d'archéologues sur le site. (apic)

■ Commentaire

Barrage d'Illisu

Le Premier ministre turc Erdogan a inauguré fin octobre la première maison de réinstallation des expulsés du barrage d'Illisu. Par ce geste, il a signalé au monde que la Turquie peut à elle seule réunir 1,5 milliard d'euros pour son projet de barrage sur le Tigre. Suite aux pressions de la société civile, les gouvernements et financiers suisses, allemands et autrichiens s'étaient en effet retirés du projet en raison du non-respect des normes internationales de réinstallation et d'environnement.

La Turquie tente de dissimuler ainsi qu'elle sacrifie la vie de 75 000 personnes dans la région d'Illisu, ainsi que son patrimoine culturel, sa faune et sa flore uniques. Le gouvernement d'Erdogan méprise les droits humains en réinstallant les habitants de force. Les personnes déplacées seront obligées de rester dans les maisons tant qu'aucune nouvelle source de revenu n'est prévue. Mais ces nouvelles maisons ne sont gratuites que pendant cinq ans ; par la suite, ils devront les acheter le double du prix que les familles ont reçu à titre de compensation. De plus, dans la zone montagneuse de réinstallation, il n'y a aucune terre fertile à disposition pour assurer la sécurité alimentaire des paysans et des pêcheurs.

« Les lignes directrices internationales condamnent une telle procédure d'expulsion », a commenté Christine Eberlein de la Déclaration de Berne. « Le gouvernement turc doit d'abord garantir le revenu et la survie des personnes touchées, seulement alors la construction du barrage pourra commencer. »

(com/réd.)

■ Info

Abus sur les femmes

Les abus sur les femmes sont monnaie courante et il arrive souvent que l'on attende qu'une femme soit tuée avant de prendre le problème au sérieux. Aussi le Fonds de développement des Nations Unies pour la femme (UNIFEM) a lancé une initiative afin d'améliorer la sécurité et le bien-être des femmes dans cinq grandes villes : New Delhi (Inde), Le Caire (Egypte), Quito (Equateur), Kigali (Rwanda) et Port Moresby (Papouasie Nouvelle-Guinée).

Les populations des cinq villes choisies ont augmenté de manière exponentielle au cours des cinquante dernières années. Le Caire et New Delhi, par exemple, sont passées respectivement de 2,4 et 1,4 millions, à 17 et 19 millions d'habitants. Cette croissance sans précédent a causé une intense prolifération de bidonvilles urbains, rendant le projet nécessaire. Y collaborent les communes et les collectivités locales, afin d'affronter les cas les plus graves de viols et d'abus sexuels, mais également ceux considérés comme communs, voire même moins importants.

Il s'agit aussi de modifier le paysage urbain et de le rendre plus sûr pour les femmes et les jeunes filles, tout d'abord au travers de la mise en place de mesures élémentaires relatives à l'amélioration de l'éclairage public, à la mise en sécurité des arrêts de bus et au contrôle des zones à plus forte densité de personnes. (Fides)

■ Info

Nucléaire, assez !

D'ici fin mars 2011, les cantons de Vaud, Berne et Jura se prononceront sur les demandes d'autorisation concernant la construction de nouvelles centrales nucléaires. L'association *oeku Eglise et environnement* s'oppose à ce projet. Elle rappelle que le stockage des déchets hautement radioactifs n'est pas assuré pour les centrales nucléaires existantes et qu'en sus l'énergie nucléaire va à l'encontre de la justice entre les générations, puisque les générations futures auront pour tâche de surveiller pendant des millénaires les déchets hautement toxiques.

Autre argument avancé : cette énergie n'est pas renouvelable. Tout comme le pétrole, l'uranium doit même être importé de l'étranger. Or l'extraction de l'uranium et la fabrication des éléments de combustion occasionnent d'énormes préjudices écologiques et sanitaires pour la population concernée.

Pour *oeku Eglise et environnement*, il existe des alternatives praticables sur le plan économique qui ont moins d'inconvénients que les centrales nucléaires. Diverses études - dont le scénario IV de l'Office fédéral de l'énergie - montrent que l'approvisionnement en courant peut être assuré sans nouvelles centrales nucléaires. S'engager dans cette voie est une question de volonté politique. (com./réd.)

■ Info

Vatican - COE

Une première rencontre officielle a eu lieu entre le pape Benoît XVI et le pasteur Olav Fykse Tveit, secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises

(COE), le 4 décembre 2010, au Vatican. Ils ont évoqué la situation en Israël et en Palestine et leur désir de renforcer leur coopération, notamment au Moyen-Orient. « Le témoignage que nous rendons à l'Évangile, notre soutien à la justice et la paix, la solidarité envers les opprimés, les initiatives de dialogue et de coopération judéo-chrétiens et islamochrétiens, tout cela converge au Moyen-Orient, et en particulier à Jérusalem », a déclaré le pasteur Tveit avant la rencontre. Il a aussi rappelé qu'avant de devenir pape, Joseph Ratzinger avait fait partie, au début des années '70, de la Commission Foi et Constitution du COE et qu'il connaît donc très bien cet aspect essentiel du travail du COE.

Les chrétiens ont célébré en 2010 le centenaire de l'origine du mouvement œcuménique moderne - la Conférence mondiale des missions de 1910, à Edimbourg - ainsi que le 50^e anniversaire du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. (WCC/apic/réd.)

Olav Tveit et Benoît XVI, 4 décembre 2010



Chants d'oiseaux et talons aiguilles

Lorsque l'on visite une ville, un pays que l'on ne connaît pas, notre regard est attiré par de petits détails insignifiants. Chez soi aussi, il existe probablement des petites merveilles qui nous échappent car nous y sommes tellement habitués que nous n'y prêtons aucune attention. Ailleurs nos yeux sont plus ouverts...

De passage dans le pays du cinéaste Almodóvar, j'ai découvert deux détails qui me font sourire maintenant encore : les feux pour piétons dont les changements sont signalés par des chants d'oiseaux, et les souliers de montagne à talons aiguilles (si, si, vous avez bien lu, et le lire ce n'est rien, il faut l'avoir vu pour le croire). Deux choses dont, franchement, jamais, jamais je n'aurais soupçonné l'existence. Je ne suis pas sûr que ces deux inventions joignent l'utile à l'agréable, mais elles montrent en tout cas que la créativité pour satisfaire des besoins est presque sans limites. L'humain est créatif et créateur. Je suis étonné et admiratif devant cette faculté. Il n'y a ni envie, ni jalousie, simplement une joie de découvrir un monde plus varié, plus complexe que ce que j'aurais cru. Joie toute simple et sans ombre, avec laquelle je me dis que c'est bien d'être là et d'avoir vu cela.

Cette banale expérience m'a fait porter durant l'Avent un autre regard sur les préparatifs de Noël, pour me redire finalement que toute la vie du Christ est source d'étonnement, d'admiration et de joie.

En ces jours où nous étions pris dans le tourbillon des fêtes et où il était de bon ton de s'affliger de la commercialisation galopante d'un événement dont le sens échappe à beaucoup, je pensais à l'étonnement, à l'admiration et à la joie de ceux qui furent les témoins d'une naissance qu'ils imaginaient sûrement autrement. Pour la plupart des contemporains de Jésus, cette naissance passa inaperçue, au mieux elle fut un détail de l'histoire. Mais pour certains d'entre eux, elle avait changé l'aventure du monde parce qu'elle les avait émerveillés.

La vague commerciale qui nous a submergés en décembre est passée, mais elle a peut-être laissé derrière elle des détails qui nous ont enchantés. S'ouvrir à ce changement d'attention, c'est aussi entrer dans le mystère de Dieu qui est présent au monde. Et je crois que c'est plus encore : c'est entrer dans le regard de Dieu qui voit aussi et d'abord ce qui est bon. A chacune et chacun, je soubaite un regard plus émerveillé.

Bruno Fuglistaller s.j.

Le discernement

A l'écoute du dynamisme théologal

●●● **Sylvie Robert s.a.**, Paris

Enseignante au Centre Sèvres, accompagnatrice
des Exercices spirituels au Centre spirituel Manrèse¹

Que sont les « motions » dont parle Ignace de Loyola ? Comment les reconnaître ? Quelle conduite tenir ?

Le discernement commence par une écoute attentive des résonances que produisent en nous les pensées, souvenirs, projets qui nous viennent à l'esprit, ou une parole entendue, un événement qui survient et nous affecte. C'est bien ce qui s'est passé pour Ignace de Loyola. L'histoire est assez connue : immobilisé après sa blessure durant le siège de Pampelune, Ignace est en convalescence au château familial de Loyola. Forcé de garder la chambre, il se projette dans des situations que ses lectures - la *Vie du Christ* de Ludolphe de Saxe et un recueil de vie de saints, *La légende dorée* de Jacques de Voragine - ou son imagination, tout entière tournée vers les exploits militaires et galants, lui fournissent. Il se voit chevalier servant d'une dame très noble, songe à la manière dont il pourrait la retrouver, lui offrant poèmes, mots d'amour et honneurs dont il se serait couvert... La rêverie peut durer des heures. D'autres pensées viennent l'interrompre car la vie des saints, riche

d'exploits accomplis pour Dieu, le fascine aussi ; naît ainsi en lui le désir de partir en pèlerinage à Jérusalem. Ignace est donc ballotté entre ces diverses pensées.

Vient un moment, décisif, où il finit par observer une différence. Quand il pense aux exploits mondains, il se délecte, mais quand au bout d'un certain temps il laisse cette pensée, il se retrouve « sec et mécontent ». En revanche, quand il envisage de faire le pèlerinage de Jérusalem, avec tout ce que cela suppose de peu facile, il est heureux et il le reste. L'observation de cette différence lui permet de faire ses premiers pas en discernement : au lieu de se laisser emporter par le projet qui le séduit, il prend conscience de mouvements intérieurs, écoute ce qui résonne en lui, remarque la diversité de ces résonances et note le rapport entre tel type de résonance et tel projet. L'exemple d'Ignace est très instructif pour comprendre ce qu'est une « motion », que notre époque risque de confondre avec « émotion »... Bien sûr, s'il y a résonance, c'est que son affectivité est touchée. Mais comment ?

Etonnons-nous avec lui : se voir faire la cour à une dame des plus nobles lui cause un très grand plaisir sur le moment, mais une fois l'image évanouie, le plaisir cesse ; en revanche, aller nu-

Accueillir, dans son existence la plus quotidienne, le mouvement même de l'amour de Dieu pour se laisser mouvoir par lui, tel est le but des Exercices spirituels. Mais comment faire ? Appuyé sur une longue tradition et enseigné par son propre chemin spirituel et celui de tant d'autres qu'il a accompagnés, Ignace de Loyola a donné quelques règles « pour sentir et reconnaître (...) les diverses motions qui se produisent dans l'âme, les bonnes pour les recevoir et les mauvaises pour les rejeter » (n° 1).

1 • Sylvie Robert a écrit une thèse intitulée *Une autre connaissance de Dieu, Le discernement chez Ignace de Loyola*, Cerf, Paris 1997, 604 p. (n.d.l.r.)

pieds à Jérusalem et vivre toutes sortes d'austérités, ce qui n'est pas positivement agréable, le « console », lui fait découvrir une force pour accomplir ce difficile projet et le rend « content et allègre », même une fois la pensée disparue.

La vitalité qui se réveille à cette pensée est donc *en Ignace*, et non dans la pensée elle-même ni dans le face-à-face avec elle, alors que, lorsqu'il se complaît dans la pensée mondaine, la satisfaction qu'il éprouve, liée à la présence de la pensée, ne touche ni le réel - cette folie est irréalisable ! - ni sa propre profondeur - une fois la pensée envolée, rien ne demeure dynamisé en lui de manière durable.

Consolation ou désolation

Avec un peu plus de formation et d'expérience, Ignace fournira deux règles pour reconnaître les « motions », consolation ou désolation. Une sensation, une émotion n'ont pas besoin de règles pour se reconnaître ou se décrire. Pour une motion, c'est nécessaire : se confronter à une règle, au sens le plus concret du terme, celui d'un instrument de mesure - en l'occurrence une sorte de classification des motions -, permet d'être attentif à ce qui se produit en nous sans que cela vienne de nous,² non à la surface des émotions mais à un tout autre niveau.

La consolation (n° 316) peut se présenter sous la forme d'un mouvement sensible d'amour pour Dieu - un élan, un goût de Dieu, une préférence pour lui - et de là naît un amour des créatures qui ne détourne pas de Dieu. L'amour de Dieu se vit sans éloigner l'homme de ce qui fait le concret de son existence,

mais rien ne détourne de Dieu le regard. La consolation peut aussi revêtir une forme douloureuse sans pour autant cesser d'être consolation : l'amour s'y approfondit, lorsque « l'âme [...] verse des larmes qui portent à l'amour de son Seigneur, soit à cause de la douleur pour ses péchés ou pour la Passion du Christ notre Seigneur, soit pour d'autres choses droitement ordonnées à son service et à sa louange ». La douleur dont il s'agit ici n'est ni tristesse ni malheur ; elle est ouverte : elle « porte à l'amour », elle naît du regard vers celui que l'on a blessé, offensé, mal aimé, et d'une attention à ce que souffre l'autre. La troisième forme de consolation est moins sensible : Ignace la présente en termes de croissance théologique,³ plus que de sentiment ; l'allégresse y est intérieure ; foi, espérance et charité y sont l'essentiel, orientant tout l'être vers Dieu et selon Dieu, lui donnant d'agir dans la paix.

Il faut parfois déjà tout un chemin d'affinement de la sensibilité spirituelle pour reconnaître comme consolation les deux dernières formes, moins gratifiantes pour la sensibilité, plus désintéressées. En réalité, c'est en la troisième forme que se découvre le cœur de la consolation ; et il est secrètement présent dans les deux autres, accompagné alors, et peut-être recouvert, par les effets sensibles. En effet, comment un amour enflammé pour Dieu qui conduit à aimer les créa-

- 2 • A l'époque d'Ignace, la seule représentation disponible pour faire droit à cette expérience est celle des « esprits », c'est pourquoi il en fait usage, sans pouvoir être le moins du monde soupçonné de quelque « animisme ».
- 3 • Dans la tradition chrétienne, *théologal* désigne ce qui a Dieu lui-même pour objet ; ainsi la foi, l'espérance et la charité, qui orientent l'être vers Dieu, sont les *vertus théologiques*.

tures dans le Créateur ne serait-il pas augmentation de foi, d'espérance et de charité ? Quant à la consolation douloureuse, plus dépouillée et dépouillante, orientée plus manifestement vers Dieu lui-même et vers autrui, elle est, elle aussi, augmentation de foi, d'espérance et de charité. La reconnaître comme consolation suppose de ne pas s'arrêter au sensible mais d'apprécier ce qui se produit à l'aune de la croissance théologique.

A l'inverse, la désolation, à travers ses manifestations diverses, « comme, par exemple, obscurité de l'âme, trouble en elle, motion vers les choses basses et terrestres, absence de paix venant de diverses agitations et tentations qui poussent à un manque de confiance ; sans espérance, sans amour, l'âme se trouvant toute paresseuse, tiède, triste et comme séparée de son Créateur et Seigneur » (n° 317), est une déperdition de l'énergie théologique. Elle masque la consolation et lutte contre elle. Dans la règle qui la décrit, l'ordre s'est comme perdu et a cédé la place à la succession d'exemples, où les composantes psychologiques sont beaucoup plus marquées. Et ce en quoi la désolation est l'inverse de la consolation apparaît : « manque de confiance », absence d'espérance et d'amour, oubli ou mise en doute de la relation de création, dont la consolation est l'expérience heureuse et bienfaisante.

Discipline et confiance

Discerner, c'est donc se mettre à l'écoute des résonances qui sont de l'ordre d'une croissance théologique, pour en accueillir le dynamisme et en épouser le mouvement. Cela suppose de ne pas se laisser tromper et de savoir réagir.

Evidemment, c'est la situation de désolation qui requiert le plus d'attention : Ignace lui consacre cinq règles, mettant en évidence trois points d'impact particulièrement importants. Le premier, ce sont les décisions, que l'on est tenté de prendre ou de modifier sous l'effet de la désolation. Toute motion est « mouvement vers » ; touchant le dynamisme spirituel, elle a des effets sur l'engagement de notre liberté. La désolation, déperdition d'énergie théologique, décourage ; l'on en vient vite avec elle à l'envie de céder à la facilité, d'abandonner le chemin sur lequel on était en train d'avancer. Ignace est on ne peut plus net : « ne jamais faire de changement mais être ferme et constant dans les résolutions et décisions où l'on était le jour qui a précédé cette désolation ou dans la décision où l'on était lors de la consolation précédente » (n° 318).

En revanche, le terrain sur lequel il convient d'agir vigoureusement, ce sont les dispositions intérieures : « Il est très profitable de se changer intensément soi-même contre cette même désolation » (n° 319). Ignace en énumère les moyens : s'appuyer plus fortement sur Dieu en recourant davantage à la prière et à la pénitence, s'ancrer plus solidement dans la confiance en le « secours divin qui reste toujours, même si [l'on] ne le sent pas clairement » (n° 320). Il s'agit de résister aux agitations et tentations, de refuser de se laisser entraîner, mentalement ou effectivement, dans le sens du mouvement imprimé par le tentateur. A l'inverse, il est impératif de demeurer dans la patience et l'attente active de la consolation qui, assurément, va revenir, et de reprendre appui sur Dieu, et sur lui seul, en s'ancrant dans l'espérance.

Mais il est même possible de tirer profit de la désolation en regardant d'où elle vient et où elle peut conduire (n° 322). Est-ce que, par quelque négligence secrète, nous avons pu la laisser s'insinuer ? Reste alors à se remettre à la miséricorde de Dieu, à se ressaisir et à exercer une plus grande vigilance.

Si ce n'est pas le cas, Ignace invite à regarder ce qu'elle peut produire. Si elle est occasion de « nous faire éprouver ce que nous valons et jusqu'où nous allons dans [le] service et [la] louange [de Dieu] sans un tel salaire de consolations et de grandes grâces », nous voici plus lucides sur nous-mêmes : à celui qui se croyait déjà un athlète de la vie spirituelle, une bonne chute apprend à se faire moins d'illusions et à retrouver une vue plus juste, plus humble de lui-même. Inversement, à celui qui n'accorde pas une confiance suffisante aux forces que le Seigneur lui a données, l'épreuve de la désolation apprend qu'il peut tenir dans l'adversité plus qu'il ne le pensait.

Enfin, la désolation peut nous remettre à notre juste place dans le respect de celle, unique, du Créateur : nous y apprenons à ne pas « faire notre nid chez autrui » car « il ne dépend pas de nous de faire naître ou de conserver une grande dévotion, un amour intense, des larmes, ni aucune autre consolation spirituelle [...] tout est don et grâce de Dieu notre Seigneur ».

Retrouver le roc

Observons que, dans toutes ces règles, l'attitude à adopter en désolation retrouve, en sa racine, l'appui sur Dieu et travaille dans le sens d'une augmentation de foi, d'espérance et de charité. En l'adoptant, celui qui est désolé s'ouvre à ce qui est le propre de la conso-

lation ; il se dispose ainsi, pour ce qui dépend de lui, à en être gratifié.

En consolation, l'attitude de fond est encore la même : prendre des forces pour les périodes de disette et accueillir humblement ce don de Dieu, c'est rester à sa propre place devant Dieu, en reconnaissant que lui seul fait vivre. Toutefois, lorsque l'on avance dans l'expérience spirituelle, l'« ennemi » peut tenter de se servir de la consolation, mais à la différence du Créateur, il ne construit jamais rien : la consolation dans laquelle il se cache se change peu à peu en désolation ; celle qui vient de Dieu est sûre.

Ainsi, à travers les alternances et plus profondément qu'elles, le discernement nous donne-t-il de retrouver la relation de création que la consolation fait sentir et éprouver comme bienfaisante et qui, de par la fidélité du Créateur, reste présente et agissante même lorsque la désolation en obscurcit la conscience, en flétrit ou en fait soupçonner la joie. Qui pratique le discernement peut alors, dans les alternances des instants et sans se dérober à cette épreuve de la temporalité, expérimenter quel roc fonde son existence : au lieu de se laisser sans cesse ballotter entre les crêtes et les creux de vagues affectives, il découvre la ligne de fond qui l'assure dans l'existence, la main de Dieu qui le porte. Il peut alors chercher et trouver Dieu en tout temps, en toute circonstance, en toute chose, et prendre ses décisions en union avec lui.

S. R.

Au défi des évangéliques

L'Église en Amérique latine

●●● **Véronique Lecaros,**

Doctorante en théologie à l'Université de Strasbourg

Il y a 20 ans, un éminent spécialiste nord-américain, David Stoll, écrivait un livre au titre provocateur, *L'Amérique latine est-elle en train de devenir protestante ?* La plupart des catholiques pensaient alors que la vague protestante se dissiperait rapidement. Les prédictions des uns et des autres se sont révélées fausses : la majorité des Latino-Américains restent fidèles à leur tradition, cependant, les « évangéliques », comme ils sont appelés populairement dans la région, constituent aujourd'hui une minorité significative et bien installée. Leur nombre est en constante progression, même si le rythme des conversions s'est ralenti depuis quelques années.

D'à peu près 10 millions en 1960, les évangéliques sont passés à environ 100 millions au début de ce siècle (20 % de la population latino-américaine). Au Pérou, selon les recensements officiels, en 1972, il y avait 96,4 % de catholiques pour 2,5 % d'évangéliques ; en 2007, la proportion était de 81,3 pour 12,5, avec encore 3,3 % pour les autres groupes (mormons, témoins de Jéhovah, adventistes) et 3 % pour les sans religion.

La rapide diminution du nombre de catholiques, surtout au profit des évangéliques, est une source de préoccupation

pour la hiérarchie catholique. Dans l'adresse aux nonces apostoliques d'Amérique latine, lors d'une réunion organisée en février 2007 pour préparer la V^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain et des Caraïbes, à Aparecida au Brésil, Benoît XVI demandait de prendre le phénomène au sérieux : « Aujourd'hui, la présence très consolidée [de l'Eglise] doit tenir compte, entre autres choses, du prosélytisme des sectes et de l'influence croissante de la sécularisation hédoniste post-moderne. Sur les causes de l'attraction des sectes, nous devons réfléchir sérieusement pour trouver les réponses adéquates. »

Mais les « sectes » ne se laissent pas facilement cerner. Les interprétations sur le sujet sont multiples, depuis le complot étasunien, thèse très en vogue dans les années '80 alors que la guerre froide battait encore son plein et faisait des ravages en Amérique latine, jusqu'à la manipulation de pauvres ignorants, trompés par les paroles mensongères de quelques autoproclamés pasteurs, habiles à jongler avec les citations bibliques, promettant miracle sur miracle pour résoudre les nombreux drames quotidiens des miséreux du continent. D'autres chercheurs mettent en exergue les lacunes de l'Église catholique

En Amérique latine, le pourcentage des catholiques a fortement diminué ces dernières années, au profit de groupes évangéliques plus à même de s'adapter à l'évolution de la société. Dans le cadre d'une thèse de doctorat en théologie, Véronique Lecaros a étudié ce phénomène au Pérou. Réflexions autour des raisons et des modalités de cette transformation.

qui a exercé un monopole incontesté pendant cinq siècles et qui n'est pas parvenue à répondre aux immenses nouveaux défis. Ainsi, dans l'anomie régnant dans les immenses mégapoles du Sud, les citadins, pour la plupart débarqués depuis peu de leurs campagnes, retrouvent dans les groupes évangéliques une communauté chaleureuse où leur est proposée une expérience de foi, dans des célébrations enthousiastes, animées par de véritables orchestres.

Toutes ces interprétations sont sans aucun doute valables, mais elles présentent le grave écueil de nous faire oublier l'importance du facteur temps. L'Amérique latine est un continent jeune, en pleine transformation. Par ailleurs, les groupes évangéliques, dont la caractéristique majeure est la flexibilité, innovent constamment en réponse à l'évolution de leurs fidèles. Aucune instance régulatrice, si ce n'est les lois civiles, ne limite leurs initiatives : les désaccords entre dirigeants d'une même dénomination se règlent par la scission, d'où la multiplication des groupes.

Ce qui était vrai il y a dix ans ne l'est plus vraiment aujourd'hui. « L'attraction des sectes », selon les termes de Benoît XVI, réside dans leur capacité à répondre *hic et nunc* aux attentes de leur public.

Changements à Lima

Si l'on prend comme exemple Lima, au Pérou, on constate que la ville a subi récemment une croissance exponentielle : elle est passée d'environ un demi-million d'habitants dans les années 1940, à 8 à 9 millions en ce début de millénaire. Cette augmentation s'explique non seulement par la démographie galopante, conséquence des progrès médicaux et hygiéniques, mais aussi et surtout par le massif exode rural dont

est partiellement responsable le terrorisme sanguinaire du Sentier lumineux. Seuls 12 % de la population actuelle sont formés de Liméniens de souche. Hormis quelques années creuses, dont 2009, le Pérou connaît depuis le début des années '90 une croissance continue sans précédent, de l'ordre de 6 à 7 %, due en particulier à la hausse de la demande mondiale en minerais. Bien que la pauvreté reste encore le lot d'un tiers de la population, dans ses formes extrêmes, elle est en voie de disparition à Lima, ce qui n'est pas encore le cas en province.

Cette amélioration des conditions de vie et surtout l'espérance de devenir un imprésario fortuné provoquent une effervescence (les *success stories*, plus ou moins arrangées, se multiplient et se racontent à la télévision). Les études sociologiques, en particulier dans le domaine du marketing, destinées à orienter les entreprises et les centres commerciaux, montrent comment la grande majorité des Liméniens, toutes classes sociales confondues, se projettent vers l'avenir et aspirent au changement et à la modernité. Dans une perspective eurocentrique, les pauvres, par rapport à notre (trop) plein, sont considérés comme des hommes en manque, alors qu'à Lima ils sont perçus comme des « êtres en devenir », se dirigeant potentiellement vers un mieux vivre, une plénitude.

La transformation des mentalités est en phase avec l'évolution des groupes évangéliques. Début des années '90, la grande majorité de ces mouvements se réclamaient du pentecôtisme, caractérisé par sa méfiance du « monde » dont le prince, selon une lecture littérale de saint Jean, est Satan. Aujourd'hui, le néo-pentecôtisme, désigné parfois comme *troisième vague*, s'impose de plus en plus, en particulier dans les

grandes villes latino-américaines, influençant même des dénominations traditionnellement pentecôtistes, comme les Assemblées de Dieu.

Théologie de la prospérité

Les néo-pentecôtistes investissent le monde et la politique : selon la théologie de la prospérité, dont l'origine remonte à une lecture de la prédestination calviniste, ils considèrent les bienfaits matériels, la richesse, la santé, comme des signes de la bénédiction divine. Les pasteurs néo-pentecôtistes appliquent à eux-mêmes cette grille de lecture et considèrent la croissance de leur groupe comme preuve de leur adéquation à la volonté divine. En bons planificateurs modernes, ils mettent au service de leur idéal, la sociologie et le marketing.

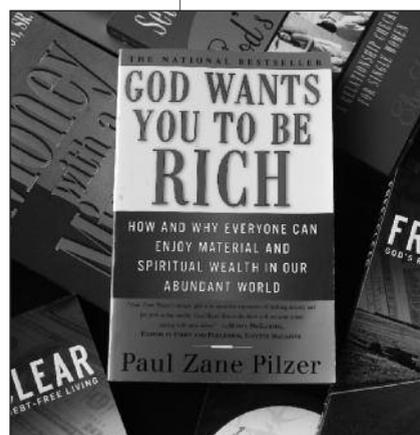
Le pasteur Bardales, inaugurant son Eglise (Iglesia Biblica La Molina) dans un quartier aisé de Lima, demanda en 2004 à un centre de marketing une étude exhaustive sur les habitants de la zone. Il découvrit que plus de 70 % d'entre eux étaient des divorcés. Depuis, il ouvre les portes de son Eglise aux divorcés et bénit régulièrement leurs nouvelles unions, car comme « Dieu n'est pas obtus, lui non plus ne l'est pas » (dixit).

Dans les quartiers plus modestes, les groupes néo-pentecôtistes capitalisent sur les rêves des provinciaux de la deuxième et de la troisième générations qui sont actuellement la majorité à Lima. Ceux-ci se sont détachés des pratiques culturelles et cultuelles de leurs parents et grands-parents, dont la grande majorité étaient des paysans

indiens analphabètes des Andes. Leur idéal est de triompher, de devenir des leaders, ce qui signifie concrètement, dans la plupart des cas, fonder un petit atelier familial qui pourrait éventuellement prospérer. Leur adaptation à la modernité et les circonstances économiques favorables leur ouvrent des horizons nouveaux, des possibilités de réussite sociale inimaginable jusqu'alors.

Les pasteurs néo-pentecôtistes proposent à ces imprésarios, réalisés ou en puissance, tout un ensemble de rituels pour s'attirer les bienfaits divins (bénédictions, chaînes de prières, exorcismes), la pauvreté étant fréquemment présentée comme un mal, une œuvre de Satan. Ils invitent les fidèles à des actes de foi appelés *pactes*, qui fonctionnent comme les promesses traditionnelles : ils consistent à « engager Dieu » en faisant à son Eglise un don qu'Il rendra au centuple, comme il est écrit dans les Evangiles.

Ces pasteurs s'inspirent des techniques d'autosuggestion et d'autoformation amplement développées aux Etats-Unis, dont le livre culte, *Le Secret*,¹ est devenu un best-seller. Le fidèle convaincu de la protection divine part vainqueur dans la réalisation de ses projets.



1 • Rhonda Byrne, édité pour sa version française chez Un monde différent, Québec 2008, 238 p. (n.d.l.r.)

Divisions cellulaires

Depuis une dizaine d'années, le système des cellules s'est imposé dans les groupes évangéliques, une formule dont l'histoire se déroule sur plusieurs continents, évolution fréquente dans notre monde globalisé. Elle a pour origine les petits groupes (*small groups*), réunions de prière et de partage dans lesquels, aux Etats-Unis, les familles membres des *megachurches* se retrouvent durant la semaine. Ces groupes sont destinés à donner une dimension familiale aux immenses dénominations qui réunissent des milliers de personnes le dimanche, pour de spectaculaires célébrations.

Cette structure a été reprise avec succès en 1960 par le pasteur coréen Paul Yonggi Cho, fondateur de l'Eglise de l'Évangile complet, dans les grandes villes où affluaient des millions de paysans en provenance de la campagne. Sous l'influence du pasteur, de nombreuses autres dénominations ont adopté le principe des groupes. Cependant, c'est le pasteur colombien Cesar Castellanos qui l'a importé en Amérique latine et qui l'a perfectionné, avec encore plus de succès.

C. Castellanos a fondé une dénomination internationale, le G12, qui a développé la formule, s'inspirant notamment des techniques de vente à domicile très utilisées par les compagnies de cosmétiques. Il a ainsi transformé les petits groupes américains à l'ambiance familiale, en un système gigantesque, hiérarchisé, destiné à assurer la croissance et à encadrer les membres. Chaque fidèle participe à une cellule d'une douzaine de personnes, qui se divise lorsque le nombre de recrues augmente et qu'un nouveau responsable est formé. Au bout de huit mois, un membre peut devenir leader et gérer sa propre cellule sous la supervision d'un leader de leaders.

La dénomination péruvienne affiliée au G12, Agua Viva (Eau vive), compte 200 000 membres, dont 100 000 à Lima où elle est installée depuis 1999. Cette structure peut éventuellement se transformer en une redoutable machine électorale : la vice-présidente du Parlement, élue en juillet 2010, est la congressiste Alda Lazo, pasteure et épouse du pasteur principal de Agua Viva.

La plupart des dénominations péruviennes, poussées par la concurrence du G12, ont adopté le principe des cellules de manière plus ou moins systématique et hiérarchique. Les Assemblées de Dieu l'ont fait en 2006 ; le changement très critiqué par les dirigeants en place s'est soldé par un remaniement au sommet. Malgré son accueil des divorcés, le pasteur Bardales, pour stimuler la croissance de son groupe, l'a organisé en cellules en 2008. L'Alliance chrétienne et missionnaire, dénomination internationale qui se targue du succès d'un de ses pasteurs, Stephen Harper, actuel Premier ministre du Canada, a renforcé la structure préexistante des petits groupes.

Convention Agua Viva,
Lima 2008



Mobilité sociale

Le succès de cette formule ne peut se comprendre que parce qu'elle s'enracine dans des structures familiales et sociales traditionnelles, tout en répondant aux aspirations de modernité et de progression en termes de respectabilité. Les cellules fonctionnent comme les entreprises familiales, elles recrutent au sein du clan, du voisinage. Selon une enquête évangélique, 95 % des convertis sont entrés dans leur nouvelle foi poussés par un proche. Par ailleurs, elles reproduisent la forme traditionnelle des confréries, lieux de rencontre, de soutien mutuel, mais aussi d'organisation de cultes.

Cependant, à la différence des entreprises familiales, lieux d'exploitation des membres les plus démunis du clan, et des confréries à la composition stable et relativement exclusive, les cellules offrent la possibilité d'une formation et d'une rapide ascension au sein de l'organisation. Dans la plupart des dénominations, la formation proposée ne se limite pas à une lecture de la Bible expliquée ou appliquée au quotidien ; elle est surtout de type « rhétorique », selon le terme en usage. On y apprend à construire un discours convainquant, avec le langage gestuel adéquat, donc un ensemble de connaissances et de techniques utiles en toutes circonstances. De leader religieux à leader imprésario, il n'y a qu'un pas...

Malgré la désertion de nombreux catholiques, l'Eglise romaine occupe toujours une place dominante qu'elle n'est pas en danger de perdre à moyen terme. Elle dispose de nombreux atouts. Les rites font partie des traditions populaires, surtout festives, ils constituent un ciment social ; lors des grandes processions du Seigneur des miracles, pa-

tron de Lima, au mois d'octobre, tous, depuis le président de la République jusqu'au plus humble des employés domestiques, s'inclinent devant l'image. Les œuvres de l'Eglise, en particulier dans le domaine de la santé et de l'éducation, jouent un autre rôle essentiel : la fondation jésuite des écoles paroissiales Fé y Alegria est très prisée, la demande surpasse de loin les places disponibles.

Malgré ces points forts, l'évolution sociale, peu prise en compte par l'Eglise, provoque l'exode de nombreux fidèles. Certes, de manière conjoncturelle, se font jour quelques initiatives notables, en particulier dans le mouvement charismatique apparenté au pentecôtisme. En février 2009, la première messe de prospérité, reprenant une formule du prêtre charismatique colombien Guzman, a été célébrée à Lima. Le projet, inspiré du néo-pentecôtisme, est ambitieux : réconcilier catholicisme et réussite matérielle, y compris désir d'enrichissement personnel. Les fidèles sont invités à déposer dans la foi rêves et aspirations de tous ordres entre les mains du Seigneur.

Toujours dans la mouvance charismatique, quelques groupes de laïcs, avec beaucoup de succès, fonctionnent selon le principe des cellules. Leurs relations avec la hiérarchie ne sont pas toujours simples, soit qu'ils soient mal compris, soit que le fondateur prenne ombrage de l'autorité ecclésiale...

Mais se placer à la remorque des évangéliques n'est peut-être pas la solution. L'Eglise devrait plutôt puiser dans son trésor pour comprendre, accompagner et christianiser les aspirations à une légitime mobilité sociale.

V. L.

églises

Pour en savoir plus :

Sebastien Fath, *Dieu XXL, la révolution des megachurches*, Autrement, Paris 2008, 192 p.

Différents ouvrages de **Jean-Pierre Bastian**, dont *Le protestantisme en Amérique latine, une approche socio-historique*, Labor et Fides, Genève 1994, 324 p., et *Pluralisation religieuse et logique de marché*, Peter Lang, Bern 2007, 216 p.

Paola Bognesi, « Amérique Centrale : évangéliques pentecôtistes, un portrait », in *DIAL en ligne*, n°s 3128 et 3132, novembre et décembre 2011, sur <http://www.alterinfos.org>.

A l'heure du marketing

Offensive au Brésil

● ● ● **Jean-Claude Gerez**, São Paulo
Journaliste, pour l'« Apic »

Confrontés au succès grandissant des Eglises pentecôtistes et à son pendant, l'évasion des catholiques de leur propre Eglise, plus de 120 diocèses du Brésil ont eu recours aux services proposés par l'Institut brésilien de marketing catholique. Avec l'idée que le marketing, appliqué de manière adéquate, en particulier dans les secteurs de l'accueil, la communication et le financement, peut résoudre le manque de motivation des fidèles, en les amenant vers un amour renouvelé pour leur Eglise.

Antonio Kater Filho en avait assez de voir le succès des prédicateurs pentecôtistes face à la fadeur de certains prêches catholiques. Il a commencé par écrire un livre, *Le marketing appliqué à l'Eglise catholique*, puis, devant le succès de l'ouvrage et les sollicitations, ce théologien d'origine libanaise, spécialiste en marketing, a fini par créer officiellement, en 1998, l'Institut brésilien de marketing catholique (IBMC). L'agence regroupe un panel de religieux(ses), publicitaires, avocats, économistes et journalistes, et est présidée par Mgr Orani João Tempesta, archevêque de Rio de Janeiro depuis 2009.

Objectifs affichés de l'IBMC ? Le conseil en marketing aux différentes structures de l'Eglise catholique (diocèses, paroisses, institutions religieuses et sociales, structures ecclésiastiques et pastorales, etc.) ; le conseil aux diocèses, paroisses et organisations catholiques en projets d'évangélisation ; l'accompagnement des diocèses dans leurs initiatives de communication et de marketing, en accord avec les axes de l'action évangélique au Brésil ; le développement des initiatives dans le domaine du marketing destinées à diffuser le message de l'Évangile dans sa vision œcuménique. La liste est loin d'être exhaustive et les prestations se veulent « à la carte ».

Antonio K. Filho, militant du mouvement catholique du Renouveau charismatique, a des idées bien claires à propos du

« marché » que constitue l'Eglise. Pour lui, les fidèles doivent être traités non pas comme de simples participants aux célébrations religieuses, mais comme des consommateurs à part entière qu'il faut être en mesure de « fidéliser ». Et pour y parvenir, l'homme croit en la valeur marketing de son « produit ». « Pourquoi, d'après vous, l'Eglise catholique a-t-elle plus de deux mille ans d'histoire ? interroge-t-il. Car elle a le meilleur logo, la croix ; la meilleure devanture, les clochers des églises ; et un grand produit, le salut ! »

Accueil des « clients »

Ce discours n'a rien de provocateur dans la bouche de ce sexagénaire aux allures de chef d'entreprise, qui a obtenu, après son cursus universitaire de marketing et de communication, un doctorat en théologie « pour pouvoir parler d'égal à égal avec les hommes d'Eglise ». A. K. Filho assure d'ailleurs qu'il n'a rien inventé : « Jésus était le premier homme de marketing et nous devons nous inspirer de son œuvre pour lutter contre les menaces qui pèsent sur l'Eglise catholique. En particulier l'hémorragie des fidèles vers les Eglises pentecôtistes. »

C'est justement en assistant au prêche d'un pasteur d'une Eglise pentecôtiste que le directeur de l'IBMC s'est rendu

compte de tout ce qui séparait, en terme « d'efficacité », l'Eglise catholique des autres Eglises. En commençant par les conditions d'accueil des fidèles. « Il faut en finir avec les bancs de bois austères et inconfortables sur lesquels les gens restent assis deux heures et ressortent avec un mal de dos ! Les églises doivent s'équiper de sièges confortables et posséder l'air conditionné lorsque cela est nécessaire. »

Le son, lui aussi, doit faire l'objet d'un soin particulier. « Les paroles du prêtre doivent être entendues avec clarté, sans échos ni nuisances, de n'importe quel angle de l'édifice. » Un confort qui doit également inclure les infrastructures mises à la disposition des fidèles, en s'inspirant des pratiques en vigueur dans le commerce. « N'importe quel bon magasin propose des places de parking gratuites, des toilettes confortables et parfois même des espaces pour prendre un café ou se restaurer légèrement, note-t-il. Mais l'Eglise catholique, elle, n'offre rien ! Pourtant, foi et confort ne sont pas antinomiques. »

Plus d'émotions !

Rendre les églises plus accueillantes n'est cependant qu'une partie des changements proposés par IBMC pour conserver les fidèles et reconquérir ceux qui se sont tournés vers d'autres religions ces dernières années. L'autre cheval de bataille du directeur de l'agence concerne la manière de communiquer : « Alors que les pasteurs pentecôtistes parlent avec émotion, les prêtres, eux, parlent dans le vide ! Même avec l'ensemble des médias au service de l'Eglise catholique, nous ne savons pas communiquer. »

A. K. Filho propose de se pencher avec soin sur les homélies : « Le prêtre utilise trop souvent un langage théologique plein de concepts philosophiques mais que personne ne comprend. » D'où la nécessité de *décodifier* les messes, en utilisant un langage simple et direct. « Par exemple, si Jésus était vivant aujourd'hui, il ne dirait pas à ses fidèles "le règne de Dieu est comme un trésor caché", mais "le règne de Dieu, c'est comme être le seul à avoir tous les numéros gagnants au loto". C'est plus marquant ! » La démarche peut surprendre mais « son objectif est de moderniser un discours hermétique, sans pour autant dénaturer son contenu, en prononçant des sermons plus émotionnels et moins rationnels ». Quitte à se servir des confessions comme sources d'inspiration.

Eglise et communication

Les évêques présidents et secrétaires exécutifs des Commissions chargées de la communication et des médias, ainsi que les responsables du Réseau informatique de l'Eglise en Amérique latine se sont rencontrés du 1^{er} au 3 décembre au Costa Rica. Dans le message publié par les participants, on peut lire : « ...il devrait être clair que les membres de l'Eglise - agissant selon l'Evangile -, lorsqu'ils évangélisent communiquent et lorsqu'ils communiquent évangélisent. (...) L'Eglise ne peut faire l'erreur d'évangéliser avec de vieilles structures, pas plus qu'elle ne peut faire abstraction des médias et des nouvelles technologies parce qu'en les utilisant au service de l'Evangile, elles offrent la possibilité d'augmenter presque sans limite le champ de l'écoute de la Parole de Dieu. »

Des pistes sont proposées : la connaissance d'une nouvelle culture de la communication, l'éducation à la formation critique, la promotion de la formation professionnelle, l'attention particulière aux directeurs, auteurs de la programmation, journalistes... (Fides)

églises

« Dans le domaine du marketing, la confession peut être assimilée à un *feedback*, assure le théologien. Elle constitue en soi une formidable étude qualitative et un outil précieux pour connaître les besoins et les attentes des fidèles. Le bon religieux est celui qui écoute la confession, qui se nourrit des informations qu'elle contient et qui en tire des enseignements généraux qui peuvent être appliqués dans un cadre plus large. » Autrement dit, il est possible d'utiliser la confession « pour faire un sermon qui réponde aux nécessités des personnes ».

Le directeur de l'IBMC est d'ailleurs tellement persuadé de l'importance de ces moments d'intimité entre le fidèle et le prêtre, qu'il jugerait positif l'abandon du terme de *confession* au profit de *nouvelle rencontre*. « La confession est associée aujourd'hui aux aveux donnés par un délinquant, avance-t-il. Alors qu'en réalité, le fidèle qui vient se confier est généralement en train de livrer bataille contre les tentations du péché. »

Sanctuaire de Santa Terezinha



Cette volonté de « décomplexer » les fidèles et de moderniser la syntaxe s'applique également à l'argent, un sujet encore largement tabou au sein de l'Eglise.

De la dîme à l'investissement

La dîme séculaire, de tout temps considérée comme une aumône, est elle aussi re-conceptualisée par A. K. Filho. Dans sa version *business*, la *contribution* se transforme progressivement en un *investissement financier*. « L'Eglise catholique est à nous tous, c'est notre maison, martèle le directeur d'IBMC. Elle n'appartient pas au seul prêtre qui l'administre. Nous nous devons de prendre soin de nos églises. » Et de regretter que les « prêtres ne parlent pas de la dîme avec la même agressivité que leurs frères évangélistes ».

Une « lacune » soulignée par une statistique qui a valeur de repère pour tous ceux qui croient aux vertus du marketing au sein de l'Eglise catholique. Si le Brésil compte 73,8 % de catholiques, moins d'un tiers d'entre eux contribuent aux donations des églises, alors que parmi les pentecôtistes, qui constituent 12,5 % de la population, 44 % le font.

Le sanctuaire de Santa Terezinha à Taboão da Serra (périphérie de São Paulo) est sans doute l'exemple le plus abouti des techniques prônées par l'IBMC. Initié en 2007, le projet consistait à édifier une église d'une capacité de 800 places, moderne et confortable, en lieu et place de la chapelle construite un demi-siècle plus tôt. Avec un défi de taille : pas un sou en poche et un coût prévisionnel estimé à quelque 3 millions de reais (1,7 million de francs suisses).

Sur les conseils de l'IBM, Mgr Aguinardo, recteur du sanctuaire, s'est lancé dans la récolte de fonds. Il lui fallait demander 700 reals à chaque paroissien, soit près d'un salaire et demi minimum ! Une fortune. « Nous avons alors imaginé la campagne *Acheter un m² de votre futur sanctuaire*. Le principe ? Chaque donateur pouvait se rendre propriétaire d'une partie du futur sanctuaire et diviser son paiement en 10 voire 20 échéances. » A charge pour le prélat de négocier avec les banques la mise à disposition anticipée des liquidités. Pour honorer les « bienfaiteurs associés », Mgr Aguinardo disposait en outre d'une double motivation : une bénédiction venue directement du Vatican et le nom du donateur gravé sur une plaque de marbre à l'intérieur de l'édifice. La somme a été récoltée en moins d'un an !

Les fidèles disposent aujourd'hui d'une église ultra moderne et le sanctuaire a même été classé parmi les édifices religieux dignes d'être visités par plusieurs guides touristiques nationaux et étrangers. Des touristes accueillis avec plaisir dans le cadre de visites guidées... payantes.

De l'avis de Mgr Orani João Tempesta, archevêque de Rio de Janeiro, une « révolution silencieuse » est en marche au sein de l'Eglise catholique, en particulier brésilienne. « Il faut en finir avec le préjugé qui associe le marketing au seul profit, indique-t-il. Qui peut nier aujourd'hui que nous vivons dans un monde globalisé, consumériste ? La question est de savoir comment nous pouvons concilier l'utilisation du marketing et de la communication pour mener à bien notre mission d'évangélisation et de transmission de la parole du Seigneur. »

J.-Cl. G.

Bible : approfondissement

Lire ensemble l'Évangile selon St Marc au long du Carême

avec l'Abbé Alexis Morard, curé de Carouge, et le Père Alain Decorzant s.j., bibliste

Présentation du programme : mercredi 9 mars, de 19h45 à 20h45

Rencontres : les mercredis 16, 23, 30 mars et 6, 13 avril, de 20h30 à 22h

Lieu : Centre paroissial Ste-Croix, Carouge

Renseignements et inscriptions

Département de la formation de l'ECR-GE et
Paroisse Ste-Croix de Carouge
alexis.morard@cath-ge.ch ☎ 022 342 26 84

Discerner un chemin de vie

avec le Père Louis Christiaens s.j.,
la pasteure Sophie Wahli-Raccaud et
Christine Zimmermann

Pour expérimenter ce que les Exercices spirituels peuvent apporter dans vos relations à la Bible, à la prière, à Dieu, et par là, dans votre relation aux autres et à vous-même...

Dates : les samedis 5 février, 12 mars et 9 avril, de 9h30 à 16h30

Lieu : Centre œcuménique de Vassin,
La Tour-de-Peilz

Renseignements et inscriptions :

jusqu'au 18 janvier au ☎ 021 943 29 14

L'Évangile à tout prix ?

●●● **Claude Ducarroz**, Fribourg
Prêtre, prévôt de la cathédrale

Avec la nouvelle évangélisation, que relance le pape Benoît XVI en créant au Vatican un dicastère qui s'en chargera, voici que fleurissent un peu partout des méthodes inédites, voire déconcertantes, pour annoncer la Bonne Nouvelle. Puisque les anciennes formules ne marchent plus, pourquoi ne pas utiliser des recettes résolument modernes, par exemple celles qu'offrent les multiples médias actuels, notamment pour atteindre les jeunes ?

En Amérique d'abord,¹ mais aussi chez nous, on constate avec admiration ou scepticisme les activités d'évangélistes qui n'hésitent pas à se servir des techniques du *showbiz* ou du star-système pour proclamer l'Évangile et conduire à la foi. Pourquoi pas ? Jésus lui-même n'a-t-il pas utilisé les méthodes trouvées dans la culture de son temps pour annoncer le Royaume de Dieu ? Les paraboles imagées, les messages aux foules, les gestes spectaculaires n'ont-ils pas ponctué sa vie de prédicateur itinérant ? Son autorité ne provenait-elle pas de sa capacité à rejoindre les gens dans leurs besoins concrets, avec des moyens adaptés à leur contexte de vie ? Et l'apôtre Paul, n'a-t-il pas poussé l'audace évangélisatrice jusqu'à se mesurer avec les intellectuels de son temps sur l'aréopage d'Athènes (cf. Ac 17) ?

Oui, mais... Jésus lui-même a éprouvé les limites de sa prédication publique en constatant les attentes ambiguës suscitées par ses faits et gestes. Quand il recommanda la discrétion autour de son activité, c'était pour éviter les malentendus sur son action et les erreurs sur sa personne. Depuis ses tentations au désert (cf. Mt 4,1-11), il avait appris à se méfier du merveilleux qui foudroie, même pour la bonne cause. Et l'apôtre Paul, qui se vantait d'aller très loin « pourvu que le Christ soit annoncé »,

avait fini par comprendre qu'il lui fallait se concentrer sur le mystère de Jésus le Christ, « scandale pour les Juifs et folie pour les païens » (1 Co 1,23).

Quelle évangélisation ?

Aujourd'hui comme hier, l'évangélisation est une équation complexe à quatre dimensions. Il y a d'abord *le message*. Il nous vient d'ailleurs, on n'a pas à le réinventer, même s'il faut toujours le réinterpréter. Paul, le grand journaliste de l'Évangile, écrivait aux Corinthiens : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Co 2,2). Quoi qu'on fasse, il ne faudrait pas croire qu'on puisse faire mieux !

Et puis il y a *l'émetteur*, à savoir celui ou celle qui annonce la Parole. On sait combien, dans notre société hypercritique, la crédibilité du locuteur est essentielle à l'heureuse réception du message. « Tu causes, tu causes, mais tu ne causes rien », nous disent à juste titre les sceptiques qui nous voient dire sans faire, lorsque nous prêchons comme des perroquets et non pas

1 • Voir les articles de **Véronique Lecaros** et de **Jean-Claude Gerez** aux pp. 13-17 et 18-21 de ce numéro. (n.d.l.r.)

comme des témoins cohérents avec ce que nous racontons. Qu'est-ce qu'un bon évangéliste, avec ou sans *beamer*² ? Il suffit de relire le chapitre 2 de la première épître aux Thessaloniciens pour le savoir.

A l'autre bout de la proposition de la foi, il y a évidemment *le récepteur*, celui qui cherche, s'intéresse, écoute et, dans le meilleur des cas, accueille la parole évangélique. Qu'elle lui parvienne par des moyens qui le touchent dans sa culture et sa sensibilité, tant mieux ! Il n'y a pas à se méfier par principe de ce que notre société met à notre disposition pour communiquer, dans la variété des civilisations actuelles.

Avec ou sans la panoplie des astuces modernes issues du monde de la publicité de masse, personne cependant ne pourra éviter à cet auditeur curieux ou séduit le fameux pas difficile de la foi. A un moment ou un autre, c'est dans le cœur de cet humain et dans son insondable mystère que se nouera - ou pas - la rencontre décisive avec le Christ. Rencontre que personne ne peut maîtriser, même pas les champions de la nouvelle évangélisation par spots, haut-parleurs, vidéos ou Internet. Le concile Vatican II nous rappelle opportunément le rôle irremplaçable de la conscience personnelle, « le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre » (*Gaudium et spes* n° 16).

On comprend alors que, si beaucoup de *moyens modernes* - la quatrième dimension - peuvent servir opportunément l'évangélisation, tous ne sont pas conformes au message dont il s'agit. Quand il y va de la rencontre avec Dieu et son envoyé Jésus-Christ, cette fin ne

justifie pas tous les moyens. Ceux-ci doivent entrer en consonance avec le respect de la conscience personnelle, avec l'appel à une vraie liberté, avec l'estime pour le cheminement intérieur des personnes, toutes conditions indispensables à une authentique évangélisation en profondeur. Tout ce qui ressortirait du conditionnement collectif infaillible, de la pression psychologique, de la séduction émotive ou de l'envoûtement religieux n'est pas digne de Celui qui n'a cessé d'inviter sans jamais contraindre, au point de réprimander sévèrement les ultra-zélés qui souhaitaient se servir du feu du Ciel pour accélérer la conversion (Lc 9,55).

Le cinquième acteur

Car, finalement, c'est le cinquième acteur sur la route de l'évangélisation qui a le dernier mot, le plus important : *l'Esprit saint*. Au-delà de toutes les méthodes, fussent-elles les plus efficaces, et souvent en les contournant par une action intérieure invisible, l'Esprit travaille au cœur de tout homme de bonne volonté. C'est lui seul qui parvient à lui ouvrir les portes de la révélation, dans un mystérieux processus d'engendrement - parfois subit, souvent très lent - qui aboutit à l'émerveillement de la foi. « Heureux ceux qui voient ce que vous voyez », dit Jésus à ses disciples euphoriques sous l'effet d'une évangélisation réussie. Mais il avait ajouté auparavant : « Réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont inscrits dans les cieus... Et nul ne sait qui est le Père sinon le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Lc 10,21-24). Dont acte !

Cl. D.

2 • Projecteur de diapositives ou vidéos. (n.d.l.r.)

La vie est belle ?

L'Italie, régime pré-autoritaire

●●● **Roberto Degrassi**, Genève
Philosophe et théologien

Le gouvernement de Silvio Berlusconi a échappé, le 12 décembre, au risque d'une chute : la motion de censure a été rejetée à la Chambre des députés. Depuis la fin des années quatre-vingt, le système politique italien devient de plus en plus démagogique, agressif et intolérant. L'autoritarisme s'est renforcé au fur et à mesure que le pays s'est éloigné de la légalité. Cette situation est souvent incompréhensible et donc inquiétante pour les Européens, probablement parce qu'elle contient des éléments à la fois archaïques et post-modernes.

Le processus de renforcement du totalitarisme en Italie s'est déroulé parallèlement à l'effondrement des régimes socialistes en Europe de l'Est, suivi en Italie par l'effacement du Parti démocrate-chrétien majoritaire, par la réforme du Parti communiste italien, ainsi que par la montée en puissance et l'entrée au gouvernement (de 1983 à 1987) des réformistes de Bettino Craxi, désormais débarrassés de leur origine socialiste. Entre 1992 et 1993, ces derniers ont été rayés de la scène politique suite au scandale sur le financement illégitime du parti, sanctionné par l'enquête judiciaire qui s'ensuivit. Le parti de l'actuel Premier ministre¹ Silvio Berlusconi (le *Cavalière*) est issu justement de ce milieu, qu'il a constamment défendu.

Or, en regard de ces transformations et d'une telle situation, il faut considérer que, dans une démocratie, aucune société ne peut se considérer purement victime de ceux qui la gouvernent sans reconnaître à la fois sa complicité avec les exécutifs qu'elle a élus. Autrement dit, en politique, aucune violence ni manipulation n'est possible sans le consentement d'une partie importante de la société concernée. On peut donc se demander comment tout cela a pu se passer dans un pays dont la tradition latine a contribué à forger très profondément les catégories culturelles et civiles spécifiques de l'Occident.

De nombreux comportements et décisions du Premier ministre italien et de son gouvernement incarnent la déformation et le renversement de tout contenu idéologique, libéral ou socialiste, ainsi que la négation de tout principe juridique, éthique et politique propre à une démocratie représentative et parlementaire occidentale, tels que la liberté, l'égalité et la solidarité.

Oligarchie démagogique

En Italie, la tradition éthique et politique n'apparaît pas dépassée, mais plutôt anéantie et remplacée par quelque chose d'autre, et de différent. Une fois ôtés les contenus et les principes en question, deux choses semblent demeurer : à la surface, la forme, c'est-à-dire la représentation apparente et télévisuelle d'une politique-spectacle autant démagogique qu'amorale ; et en profondeur, la société civile et la vie politique qui sont instrumentalisées aux fins économiques de celui qui démantèle les structures publiques de l'Etat, en le gérant comme s'il était son entreprise (l'« entreprise Italie ») et sa propriété privée.

1 • Chef du gouvernement. (n.d.l.r.)

L'actuel exécutif prétend « avoir le droit » de contrôler politiquement le pouvoir judiciaire, et donc le droit lui-même, le Premier ministre ayant été sous enquête judiciaire dans vingt-deux procès, dont trois sont en cours. Les juges italiens, constamment accusés par le *Cavaliere* d'être « des communistes », ne peuvent plus exercer leurs fonctions de manière normale pour l'Etat ; ils travaillent, souvent de manière quasiment héroïque, *pour l'Etat, c'est-à-dire malgré le gouvernement*. Cela suffirait à démontrer la mise en œuvre d'une véritable négation de la séparation des trois pouvoirs fondamentaux de l'Etat, la première condition constitutive d'un Etat de droit, et ensuite d'une démocratie parlementaire.

Mais cela n'est pas tout ; même le pouvoir législatif du Parlement, représentant de la souveraineté populaire, est actuellement menacé par la tentative systématique de « privatiser » les activités politiques comme si elles étaient une entreprise économique. En effet, l'exécutif et ses adeptes recherchent et récompensent le consensus de certaines corporations (les fiduciaires et les spéculateurs immobiliers, par exemple), alors qu'ils punissent et démantèlent financièrement les structures publiques qui ne sont pas assez contrôlables par le pouvoir et qui sont critiques à son égard, ou qui pourraient le devenir. C'est le cas de l'instruction, de l'université et des institutions culturelles en général, ainsi que des structures sanitaires et sociales, et même de l'administration de l'Etat, tant fiscale et judiciaire que policière.

L'avantage économique accessoire de cette politique d'intimidation et de chantage est représenté par le fait que les acteurs économiques liés au gouvernement peuvent revendre aux citoyens sous forme de prestation privée

et payante les mêmes services que l'exécutif leur a déniés en tant que droits-créances ou droits sociaux : l'instruction et l'éducation, la santé, le travail et la sécurité notamment. Cette politique provoque inévitablement un retour aux intérêts et aux logiques corporatives, et donc à une conflictualité sociale croissante et manipulable par la démagogie.

Transformation des valeurs

A ces processus de transformation réductrice et de confusion entre le droit, la politique et l'économie, correspond leur « spectacularisation », mise en œuvre par un système télévisuel personnalisé par le monopole du chef du gouvernement sur la plupart des moyens d'information, à l'exception d'une partie de la presse, expression de la partie progressiste de la société et des élites culturelles.

Les moyens d'information déforment constamment la réalité au lieu d'informer, afin d'imposer à la société les intérêts économiques d'une minorité et l'image politique (c'est-à-dire des êtres réduits à leur apparence et visibilité sociale) comme les seules valeurs et finalités pour tous : l'argent pour profiter et posséder, pour paraître et dominer ; un égoïsme machiste et homophobe qui convoite et exhibe les femmes comme des objets de désir et de conquête ; un nationalisme qui hait les étrangers plus qu'il n'aime et sert sa patrie ; un néofascisme explicite qui cache l'antisémitisme derrière un anti-communisme obsolète.

Comme l'on pouvait s'y attendre, ce processus de manipulation de la réalité est en train de rejaillir sur la partie la plus vulnérable de la société, à savoir

A lire sur
www.choisir.ch

Roberto Degrassi
L'Italie : entre Nord et Sud, le déséquilibre

sur les plus jeunes et les moins formés, pour lesquels le *Cavaliere* est une sorte de modèle qui réalise leurs rêves inavoués. De plus, cette manipulation bloque par la censure la formation de consciences libres, l'éducation des personnes qui en auraient le plus besoin, ainsi que le partage politique, c'est-à-dire les opérations qui constituent tout simplement la société civile. D'autre part, la « moitié consciente » de la société italienne (souvent les jeunes et la classe moyenne) ne se sent plus représentée ni garantie de manière adéquate par les politiciens, et se sent même menacée par certaines décisions de l'exécutif actuel. Cette situation a produit une sorte de fracture sociale et civile quasiment manichéenne, qui ressort à chaque élection politique et qui paralyse le pays.

Ce système est à la fois oligarchique dans sa logique socio-économique, démagogique dans sa pratique politique, et monarchique dans son idéologie anticonstitutionnelle. Il a transformé l'Italie en un régime pré-autoritaire, incapable de tolérer une dialectique politique et parlementaire, et encore moins toute forme de dialogue, de critique et de dissentiment.

Commérages

Le gouvernement actuel s'en défend par des attaques vouées à discréditer ses adversaires, mises en œuvre par les énormes moyens dont il dispose, outrepassant souvent toute forme de légalité et de légitimité. En août 2009, Dino Boffo, l'ancien directeur du quotidien *L'Avvenire*, qui représente la Conférence des évêques italiens, a été « accusé » d'être homosexuel par le journal de la famille Berlusconi (*Il Giornale*). Récemment Gianfranco Fini, chef de la

« droite étatique » et critique envers Silvio Berlusconi, quoique son allié politique, a été accusé de fraude immobilière par le même journal après sa sortie de l'alliance avec le *Cavaliere*. Emma Marcegaglia, présidente des industriels italiens, est actuellement la cible d'accusations personnelles par le même journal, pour avoir osé critiquer la politique économique du gouvernement, qui est effectivement soit tout simplement inexistante, soit nuisible aux intérêts économiques du pays. Par exemple, pendant les crises et les reprises de Fiat, qui reste la principale industrie italienne, l'exécutif actuel a constamment brillé par son absence ; il n'est donc pas vraiment surprenant si les industriels, les dirigeants de la Banque d'Italie et les grands entrepreneurs s'en méfient de plus en plus.

Par contre, un nombre considérable d'éléments ne semble pas troubler la sensibilité éthique très particulière des journalistes liés à l'exécutif actuel ; par exemple, la distance insuffisante du Premier ministre et de son secrétaire ministériel à l'économie vis-à-vis des pouvoirs mafieux, les nombreuses imputations de corruption et de fraude fiscale dont le *Cavaliere* fait l'objet, malgré les normes de prescription qu'il a fait voter à son usage personnel, ainsi que les relations peu platoniques qu'il a entretenues avec plusieurs filles mineures et avec des *escorts girls*. Rien de cela n'est réductible à la dimension du *gossip* (potin), étant donné la position éminente du dirigeant d'un pays censé représenter son esprit, contribuer à construire ses valeurs et influencer ses comportements, surtout dans le cas des jeunes.

Le retard de l'Eglise

On aurait tort d'imaginer que l'Eglise catholique a pris immédiatement une distance claire et nette par rapport à cette politique et à cette classe politique. Au début, bien au contraire, la Conférence des évêques italiens a majoritairement soutenu le centre-droit contre le gouvernement progressiste de Romano Prodi. Les raisons principales en ont été le financement de l'instruction catholique privée par le centre-droit et la volonté de bloquer toute possible ouverture du centre-gauche à la fécondation artificielle, aux expérimentations génétiques et embryologiques, ainsi qu'à l'euthanasie. En outre, les promesses anti-avortement et l'éternel joker de l'anti-communisme agités par la droite ne sont pas restés sans résonance chez les évêques les plus conservateurs.

Ce n'est que sur le tard que l'Eglise s'est rendue compte que si la vie n'est pas sacrée seulement à son début et à sa fin, que si la dignité de l'être humain doit être reconnue tout le long de son existence, elle devait être protégée et promue tant par les institutions religieuses que par celles de l'Etat. Or cette exigence n'est pas compatible avec une politique qui réduit systématiquement les financements aux institutions éducatives et culturelles (écoles, universités, bibliothèques), aux structures sociales et sanitaires, ainsi qu'à la police et aux tribunaux. La destruction de telles institutions rend impossible d'éduquer les citoyens, de les soigner, de garantir leur sécurité et de protéger leur dignité. Comme autrefois Jean Paul II, plusieurs Eglises ont dû constater que la sortie des enfers totalitaires n'était pas suffisante pour garantir l'entrée de tous au paradis du bien-être.

Cela dit, il serait faux et injuste de confondre la politique officielle du Vatican avec la vie de l'Eglise de base et des croyants italiens, car il existe en Italie, depuis très longtemps, une tradition catholique libérale, sociale et progressiste, parfois même franchement proche du marxisme. Ces composantes, fréquemment ignorées par les étrangers, constituent une ressource importante et peut-être aussi un réservoir d'espoir concret pour le pays, car elles sont présentes soit dans la société civile, soit aux plus hauts niveaux de la hiérarchie. Les papes Jean XXIII et Paul VI, et surtout le concile Vatican II ont été les expressions les plus visibles de cette présence. Dans le sillage de cette tradition se situe le cardinal Carlo M. Martini, ancien archevêque de Milan, qui était à l'époque un possible candidat à la succession de Jean Paul II.

Et pourtant, dans l'Eglise comme dans la société, des prélats et des mouvements existent (par exemple *Communione et libération*) pour lesquels le domaine de la « morale » se bornerait au refus de l'avortement et de l'euthanasie, alors que les illégalités manifestes de l'exécutif actuel sur plusieurs plans relèveraient du jugement « moralisant » de la gauche.

Le sommeil de la raison n'est jamais rassurant, et souvent porteur de cauchemars. Enrico Berlinguer en était bien conscient, lorsqu'en 1981 il définissait l'enjeu de la question morale pour l'Italie : « La question morale existe depuis longtemps, mais désormais elle est devenue la question politique première et essentielle, parce que de la solution de cette question dépendent la reprise de la confiance dans les institutions, la gouvernabilité effective de l'Italie et la tenue du régime démocratique. »

R. D.

La dame de cœur

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

La princesse de Montpensier, de Bertrand Tavernier

Comment, d'une nouvelle d'une trentaine de pages, arriver à faire un film de 2h 20 ? C'est que le texte de l'*Histoire de la princesse de Montpensier*, écrit par Mme de La Fayette en 1662, est d'une extrême densité. Chaque phrase recèle en ses simples remarques des possibilités d'approfondissement et des perspectives psychologiques que le lecteur peut assumer et développer. C'est ce travail qui a été fait par Bertrand Tavernier et ses scénaristes.

Comme dans *La princesse de Clèves*, Mme de La Fayette prend les héros de son roman parmi les acteurs historiques du siècle qui l'a précédée, auxquels elle prête aventures et sentiments, en les mêlant de personnages imaginaires. Cette fois-ci, nous sommes

plongés dans la France des Guerres de religion entre catholiques et protestants. L'action se déroule dans le camp catholique où domine la famille de Guise qui compte deux cardinaux et de jeunes ambitieux. Le jeune duc du Maine, dit Mayenne, est fiancé à une héritière de la maison d'Anjou, Marie de Mézières. Mais la jeune fille est clairement attirée par le frère de son fiancé, Henri de Guise, qu'on appellera le Balafre en raison de ses blessures au visage, acquises dans l'ardeur et la fougue de ses combats. C'est autour de cet amour partagé que se noue l'intrigue.

Par un renversement d'intérêts, le père de Marie décide de la marier plutôt au prince de Montpensier, en dépit des protestations de la jeune fille. Arrive alors celui qui n'est encore que le brillant duc d'Anjou, mais bientôt roi de Pologne, puis de France sous le nom de Henri III, qui aime à se dire charmé par Marie. Il y a enfin un personnage de fiction, le comte de Chabannes, qui a déserté le camp protestant pour suivre son élève, le prince de Montpensier, mais se refuse désormais aux combats et qui tombe, lui aussi, amoureux de Marie dont il devient le précepteur.

Ainsi s'affrontent amoureusement des personnages âgés, historiquement, de dix-sept à dix-neuf ans, un peu plus dans le film, alors que Chabannes doit avoir une quinzaine d'années de plus. Marie va se trouver au centre d'un jeu de hasards et d'ambitions, de promes-

« La princesse de Montpensier »



ses tenues ou plutôt trahies, et traverser la scène de ce monde avec fierté, certes, mais pour y trouver le malheur. On déploie devant nous une carte du Tendre ou plutôt des postures amoureuses qui, pour être marquées par les codes du temps et de la société aristocratique, n'en ont pas moins traversé les siècles tant elles appartiennent à la nature humaine. Dans le jeu de cartes qui est dans la main du réalisateur, la dame de cœur est entourée de quatre valets.

Commençons par le jeune époux auquel Grégoire Leprince-Ringuet prête la raideur qui accompagne parfois la jeunesse. Le prince de Montpensier n'a pas choisi d'épouser Marie et il n'ignore pas que, dans les familles de son rang, ce sont les intérêts politiques ou financiers qui prévalent. Mais il découvre la beauté de sa femme et la fermeté de son caractère et en tombe vraiment amoureux. Ce sentiment, auquel il va rester fidèle, est bafoué. Cette situation de mari jaloux qui, en toute comédie, est ridiculisée, acquiert ici une noblesse due à sa droiture de soldat, fort courageux d'ailleurs, qui ne peut accepter le déshonneur et la tromperie.

Guisse, amoureux puis amant (au moins dans le film) de la princesse de Montpensier, est un provocateur vantard, et même vulgaire. Lui aussi brave au combat, il est certainement sincère tant que cela arrange sa vanité et finalement son intérêt. C'est l'anti-héros du film, mais toute l'intrigue repose sur l'attrait qu'il suscite en Marie et sur son inconstance.

Pour le futur roi de France, jugé efféminé parce qu'il est l'ami des arts dans le rude milieu des soudards, fussent-ils nobles, il ne s'agit que d'une amourette de cour, de l'admiration portée à une « belle personne ». Retors, c'est un joueur, même en amour.

Et puis il y a Chabannes, dont l'amour est le plus passionné tout en étant le plus silencieux. Très tôt, trop tôt avoué, rebuté par la morgue sans doute involontaire de Marie, cet attachement va jusqu'à se dénier soi-même lorsque l'homme mûr facilite la rencontre des jeunes amants. Nous savons dès le début d'où lui vient son pacifisme : dans la première scène, on le voit commettre un odieux crime de guerre, et nous devinons son destin tragique - pour reprendre le terme qu'Agrippa d'Aubigné, poète des Guerres de religion, a pris comme titre de son épopée.

Au milieu de tout cela, évolue Marie de Mézières, que Tavernier a transformée très consciemment en femme moderne. Rebelle au mariage imposé, curieuse et avide d'apprendre, et jusqu'à la théologie, orgueilleuse, frivole parfois comme on peut l'être à la cour, elle résiste à l'attrait des sens, puis y succombe. Trahissant la promesse de son mariage, elle est trahie à son tour. Pour Madame de La Fayette, « la princesse ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant et le plus parfait ami qui fut jamais... elle aurait été la plus heureuse si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions ».

A cette conclusion moralisante, le cinéaste a préféré une fin plus poétique encore : Marie visite la tombe du comte de Chabannes, ce parfait ami, car elle a compris que c'était lui qui l'avait aimée, dans l'ombre mais en vérité, jusqu'à donner sa vie. On ne saurait mieux achever ce traité du sentiment amoureux.

G.-Th. B.

Eloge de la légèreté

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

La comédie des erreurs, de William Shakespeare

Fribourg, Nuithonie, 11 et 12 janvier ; Paris, Théâtre des Bouffes du Nord, du 18 janvier au 13 février ; Lyon, Théâtre de la Croix Rousse, du 15 au 26 mars ; Thonon, Maison des Arts, 10 et 11 mai.

« La comédie des erreurs »

Ecrite entre 1592 et 1594, *La comédie des erreurs* est la pièce la plus courte de Shakespeare, mais certainement la plus chargée en gags. Ce ne sont que jeux de mots et figures de style, sortis d'une imagination qui laisserait sans voix les plus doués des tchatteurs de banlieue, dans cette traduction contemporaine du grand Will. La verve et le talent comique des cinq comédiens,¹ rompus au théâtre comme au cinéma, font de cette coproduction du Théâtre des Bouffes du Nord (Paris) et de Vidy-Lausanne le spectacle le plus drôle et déjanté qu'on puisse voir actuellement sur les scènes francophones.

Tombé dans la marmite du théâtre élisabéthain, mais portant à la scène aussi des textes plus underground, comme la

pièce de Johny Brown, *William Burroughs surpris en possession du chant du vieux marin*, de Coleridge, le metteur en scène anglais Dan Jammett enflamme les spectateurs à chaque coup. Ici, le prétexte à cette guirlande de quiproquos est simple : un naufrage a jadis séparé Egéon (riche marchand) de sa femme, ainsi que ses deux fils jumeaux et leurs valets, jumeaux aussi. La paire dépareillée veut retrouver sa jumelle. Venus de Syracuse à Ephèse, où vivent les deux autres demi-portions (pour rester dans le ton), ils sont pris pour les autres et vice-versa. Peu importe en somme, car devant ces situations pourtant classiques dans l'histoire de la comédie, l'équipe de Dan Jammett est étourdissante. Les comédiens passant d'un personnage à son double, par le seul artifice des ressorts de leur art.

Le décor figure une cantine de fête où les gobelets de bières pression, une fois bus, se jettent en l'air. Les acteurs entrent et sortent par quatre portes de cabines de WC portatives (oui, la bière...). Un aphorisme parmi d'autres : « L'homme est le maître de sa femelle, sur terre, dans les mers et sur l'eau », et une litote : d'une femme trompée, il est dit que « le printemps de son amour voit déjà pourrir ses jeunes racines ». Bien



1 • David Ayala, Vincent Berger, Thierry Bosc, Valérie Crouzet, Julie-Anne Roth.

tourné, non ? Les « racaille » et « face safranée » sont aussi de la fête.

L'épouse et sa sœur courent en minijupe et talons aiguilles, le mari en veston pailleté violet. Les douze personnages que se partagent ces cinq comédiens sont dans le même style. A la fin de chaque scène, un comédien presse sur un bouton et une machine à disco inonde la scène pour un bref intermède, avec lumières, sono et danse. Irrésistible. Oui, tout est permis dans « ce jour consacré à l'erreur » (épilogue), mais quand la fougue et le talent sont là, on y retourne.

Un spectacle bouleversant

Le spectacle prométhéen et bouleversant de James Thiérrée, *Raoul*, fait escale à Neuchâtel. En leitmotiv, une sonate de Schubert, parmi d'autres musiques-joyaux de la bande-son, pour accompagner la quête d'un petit personnage qui quitte sa tanière (un grand tipi fait de barres métalliques et de voiles) pour prendre le large.

Une initiation à la vie, vue par un poète, James Thiérrée, fils de Victoria Chaplin et de Jean-Baptiste Thiérrée. Cet enfant de la balle, comédien et concepteur de spectacles, a déjà enchanté la scène avec *La symphonie du hanneton*, *La veillée des Abysses*, *Au revoir parapluie*. Il est aussi Taloché, dans le film *Liberté* de Tony Gatlif.

Traversant le monde animal, le monde des objets et tout ce qui lui est inconnu, il avance, comme une métaphore de l'aventure humaine. Par un vieux tourne-disques il découvre la musique, dialogue avec elle, il danse (superbement), il est arraché dans les airs, il est promené par une machinerie farfelue au-dessus des spectateurs, et la tête en

bas, leur serre la main. Il est le gorille qui tombe sur un violon, en tire des notes. Il se fait aussi cheval sous la main du dresseur. Thiérrée a un faible pour les créatures fragiles et ballottées par les intempéries, par l'existence, tout comme son illustre grand-père, Charlot. Drôle et génial animal que ce Thiérrée. Quand il se bat contre un adversaire (invisible), il finit groggy et c'est un immense éléphant blanc qui chaloupe sur scène, effleurant de sa trompe le petit homme, à nouveau prêt à bondir jusqu'aux cintres...

Victoria Chaplin a créé les costumes et les féeriques animaux, comme la méduse, l'éléphant, le silure, si affectueux et collant à la fois. Lumineux. Partout, le public est debout à la fin pour ovationner ce grand artiste.

Un sombre drame

Dans le couple Allmers, Alfred et Rita ne sont pas heureux. Leur amour s'est usé. Alfred, un intellectuel tourmenté, est parti dans les montagnes pour faire le point sur sa vie, car seule semble l'intéresser la rédaction d'une somme intitulée *La responsabilité humaine*. Il revient des hautes cimes « transformé » et veut, dit-il, se consacrer à l'éducation de leur fils Eyolf, qu'il a négligé, tout comme sa femme Rita. Dans la famille, il y a aussi la sœur d'Alfred, Asta, et l'on découvre peu à peu le lien presque incestueux qui les lie. Quant à Eyolf, le petit garçon, il est resté handicapé parce que sa mère l'a laissé, bébé, un instant sans surveillance sur la table à langer, d'où il est tombé.

Dès les premières scènes, un autre drame surgit : Eyolf descend jusqu'à la mer et se noie dans le fjord. Un élément surnaturel est intervenu, dans tout ce réalisme : la dame aux rats qui, comme

théâtre

Raoul, de James Thiérrée

Neuchâtel, Théâtre du Passage, les 3, 4 et 6 février.

Eyolf, de Henrik Ibsen

Carouge, Théâtre des Amis, du 11 janvier au 6 février ; Givisiez, Théâtre des Osses, du 10 février au 27 février.

théâtre

le joueur de flûte de Hamelin, entraîne derrière elle les rats qui vont se jeter dans la mer. Elle apparaît à Eyolf qui la suit et disparaît dans l'eau. Sur scène, c'est Asta (Isabelle Caillat), tante du petit garçon, qui, avec une voix métamorphosée, passe sans transition de la tante à la dame aux rats, interprétant la funeste visiteuse (la mort). Un choix discutable, car on n'y comprend plus grand-chose.

Malgré un beau décor, une chambre à coucher dont le balcon découvre un ciel propice à l'envol, la lourdeur du donné dramaturgique d'Ibsen fige la pièce. Et cela, malgré le jeu des comédiens, au riche registre, surtout chez Raoul Teuscher qui a de l'épaisseur. La

musique d'André Decosterd apporte un climat d'étrangeté, de mystère.

Ibsen fait parler ses personnages dans une vérité totale, une transparence dans les relations. C'est un théâtre des relations intimes, où l'on sent l'influence de la psychanalyse, cherchant à percer le mystère de la psyché, qui naissait dans ces années-là. A ce contexte psychanalytique, il faut ajouter la culpabilité de culture protestante qui enferme Rita, son mari et sa sœur dans le remords et le sentiment de la faute. (C'est en attirant son mari sur le lit conjugal que Rita a laissé le bébé seul.)

Un apaisement intervient à la fin. Asta quitte la maison avec un ingénieur de passage. Après s'être déchiré, le couple décide d'accueillir dans sa maison les enfants pauvres de la plage. « Essayons », dit Alfred, laissant entrevoir un rayon de soleil sur ces vies laminées.

Le rôle de Rita, névrotique, jalouse (de son propre fils, puis de Asta), est un archétype et il serait difficile de le jouer autrement. Pourtant Rita (Pascale Vachoux), mince et brune, glaçante du début à la fin, pourrait laisser transparaître une certaine sensualité qui existe dans le personnage. La relation entre Alfred et sa sœur (qui n'est pas née de la même mère) fait référence à un paradis perdu, seul moment de beauté dans ce sombre drame, peut-être pas la meilleure pièce d'Ibsen.

V. B.

« Eyolf »



Mme de Staël

La lionne du romantisme

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Traducteur, écrivain

« Lorsque je rencontrai Mme de Staël, elle était dans sa vingt-septième année. Une taille petite et trop forte pour être svelte, des traits irréguliers et trop prononcés, un teint peu agréable, les plus beaux yeux du monde, de très beaux bras, des mains un peu trop grandes, une gorge superbe, des mouvements trop rapides et des attitudes trop masculines, un son de voix très doux et qui dans l'émotion se brisait d'une manière singulièrement touchante, formaient un ensemble qui frappait défavorablement au premier coup d'œil, mais qui, lorsque Mme de Staël parlait et s'animait, devenait d'une séduction irrésistible. Son esprit avait dans tout ce qui était sérieux, plus de force que de grâce, et dans ce qui touchait à la sensibilité une teinte de solennité et d'affectation. Mais il y avait dans sa gaieté un certain charme indéfinissable, une sorte d'enfance et de bonhomie qui captivait le cœur en établissant momentanément entre elle et ceux qui l'écoutaient une intimité complète... Au bout d'une heure, elle prit sur moi l'empire le plus illimité qu'une femme ait peut-être jamais exercé. »

C'est ainsi que l'homme qui l'a peut-être le mieux connue, Benjamin Constant, représente Germaine de Staël.

Remue-ménage à Coppet

Cette étonnante personne fut à coup sûr l'une des plus remuantes de son temps, tant et si bien que Napoléon en prit ombrage et dut l'exiler sur ses terres de Coppet où elle donna rendez-vous à toute l'Europe libérale.

Mme de Staël aimait parler, remuer des idées. Elle avait pris ce goût et appris cet art dans le salon de sa mère, Mme Necker, où elle avait rencontré, encore toute jeune, Diderot, Grimm, d'Alembert, Marmontel, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre. A vingt-deux ans, elle avait écrit des lettres délirantes sur Jean-Jacques Rousseau. Ses malheurs, ses aventures amoureuses, l'éclat de ses relations, la discussion de ses écrits, de ses idées en firent un personnage de premier plan dans les premières années du XIX^e siècle.

Après Rousseau, et en même temps que Chateaubriand, Germaine de Staël se donna pour but d'introduire le romantisme allemand - du moins tel qu'elle le comprenait - dans le paysage culturel français, qu'elle trouvait trop sage, trop latin, trop policé, trop bien ordonné. Il fallait mettre un peu de désordre dans le jardin à la française. L'idée était que l'existence est un roman ou du moins doit le devenir. Ainsi, du cœur humain comprimé par des siècles de

Michel Winock,
Mme de Staël, Fayard,
Paris 2010, 602 p.

christianisme, de classicisme, de retenue et de politesse, allaient sortir des orages et des couchers de soleil intérieurs, beaux comme des incendies.

La Révolution française avec la Terreur, les appels au peuple et les discours enflammés de ses tribuns et de ses orateurs avaient mis à la mode le ton déclamatoire. Napoléon le codifia et le militarisa. Et quand la paix se fit enfin entre les nations, il fallut que les orages éclatassent dans les cœurs. La sensibilité fut tout. On voulut sentir, comme si jusque-là on n'avait fait que raisonner sur les passions de l'amour ; on voulut les éprouver. Le romantisme, vu par Mme de Staël, s'opposait au libertinage du XVIII^e siècle où l'amour tenait plus du plaisir que de la passion. Avec Jean-Jacques, René et Germaine, tout cela allait changer. Nous vivons encore sur cet héritage.

Ses trois livres essentiels - *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* et *De l'Allemagne* - renferment toute l'explication du romantisme politique et littéraire. Mme de Staël croyait naïvement au progrès politique, philosophique et littéraire. Sa grande idée était d'écarter l'influence grecque et latine au profit d'une influence brumeuse et nordique. Elle aimait la nature, le vague, l'infini et prônait une littérature anti-classique, spontanée et cosmopolite. Elle ne comprenait rien au véritable romantisme allemand et Schlegel le constatait avec ironie.

Germaine de Staël n'était pas seulement une femme très remuante, elle était aussi très généreuse. C'est à elle que l'on doit la première édition des œuvres du prince de Ligne, qui aimait presque autant les femmes que la conversation des gens d'esprit et qui,

quoique ayant fréquenté Jean-Jacques et Voltaire et connu tout le gratin des Lumières, avait gardé sa foi d'honnête homme catholique.

Scènes de ménage

Mme de Staël disait qu'en amour le meilleur, c'est le commencement. Elle eut beaucoup d'amours pour avoir beaucoup de commencements. Sa liaison avec Benjamin Constant est encore présente à tous les beaux esprits. Lui, une sorte de Baudelaire protestant, elle, la lionne rugissante du romantisme. Lui, le plus classique, le plus aristocratique, le plus ennuyé des hommes ; elle, l'anarchiste du cœur, des sentiments, des idées. Benjamin, génie clair et latin, sec et voltairien. L'esprit critique contre l'enthousiasme envahissant.

Le roman d'*Adolphe*¹ et de *Corinne*² dura seize ans. Leur amour ne vécut que quelques mois. Pendant seize ans, ils essayèrent de secouer la chaîne qui les liait. De l'histoire de cette faillite sentimentale et amoureuse naquit un roman immortel - du moins tant qu'il y avait des lecteurs pour le lire et en goûter l'amère saveur - *Adolphe*. C'est lui qui aime le premier, elle fut un peu lente à se donner, car elle disait : « Je sens que j'aurai pour cet homme une aversion physique que rien ne saurait vaincre. »

Elle voulait s'enchanter de tout, lui se voulait désenchanté. N'avait-il pas écrit à vingt ans : « Je veux que tout ce qui m'environne soit triste, languissant, fané. » Un tel homme dut être furieusement agacé par les emportements plé-

1 • Écrit de Benjamin Constant (1816), inspiré de sa relation avec Mme de Staël. (n.d.l.r.)

2 • Roman de Mme de Staël (1807). (n.d.l.r.)

béiens de la fille de Necker qui ne découvrit qu'à quarante-sept ans que la douleur et le malheur sont des éléments nécessaires dans l'art d'être heureux. Sans de tels condiments, le bonheur ne risquerait-il pas de s'endormir ? Et d'abord comment pouvait aimer un homme en guerre avec lui-même comme l'était Benjamin ? D'ailleurs Germaine le rejoignait parfois sur ce terrain, notamment quand elle écrivait : « Il est certain que de toutes les passions, l'amour est la plus fatale au bonheur de l'homme. Il n'y a que ceux qui sont capables de la résolution de se tuer qui puissent, avec quelque ombre de sagesse, tenter cette grande route du bonheur... »

Mais les scènes de ménage finissent par épuiser, et Benjamin pouvait écrire : « Je suis las de l'homme-femme dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans... Au fond tous les deux nous sentions la rupture imminente et nécessaire. »

Théâtre et politique

Exilée de France à la fin de 1803, Germaine partit à la découverte de l'Allemagne. L'hiver de 1805 passé en Italie fournit à la femme de lettres le cadre du roman de *Corinne*. L'été suivant, Chateaubriand, qui vouait à sa tumultueuse rivale une estime mesurée, fit une apparition à Coppet. Les étés de 1807-1809 furent les plus brillants.

Possédée du besoin d'agir et de régenter, Germaine se plaisait à mener les jeux des passions comme ceux des idées. Le théâtre de société fut son divertissement de prédilection. La célèbre Clarion avait appris à la jeune Germaine Necker les règles de la diction dramatique. Car on jouait la tragédie à Cop-

pet, comme jadis à Ferney. Germaine incarnait d'ailleurs souvent les héroïnes de Voltaire.

En 1807, Andromaque permit à la châtelaine de dire publiquement, par la bouche d'Hermione, au fuyant Benjamin ces furieuses vérités qu'elle lui assenait en tête-à-tête, dans une langue sans doute moins châtiée. Mme Récamier, avec son air d'ange en exil, jouait la plaintive Andromaque. Benjamin Constant en Pyrrhus manquait tellement d'autorité qu'un hôte de passage se serait exclamé : « Je ne sais si c'est le roi d'Épire, mais c'est bien le pire des rois. » Pauvre Benjamin !

Au moment où le traité de Vienne restaure l'Europe des rois, la politique fait le sujet préféré des entretiens de Coppet. « S'occuper de politique, disait-elle, c'est religion, morale et poésie tout ensemble. » Maxime idéaliste de qui croit encore que ce qu'il y a de beau et de grand sera le résultat d'une bonne organisation sociale. La religion pour elle ne se sépare ni de l'ordre social ni des œuvres de l'art. Elle souhaite un développement du christianisme qui combinerait ce qu'il y a de bon dans le catholicisme et le protestantisme, en éliminant l'influence politique des prêtres. Ces esprits libéraux sortis des Lumières ne semblaient jamais avoir entendu parler du péché originel ni du péché tout court, ni du Mal ni du Malin... Stendhal écrira après la mort de Mme de Staël en 1821 : « Il y avait sur les bords du lac six cents personnes des plus distinguées de l'Europe : l'esprit, la richesse, les plus grands titres, tout cela venait, cherchait le plaisir dans le salon de la femme illustre que la France pleure. »

G. J.

Aide au suicide

Les limites du manifeste

Jérôme Sobel,
Michel Thévoz,
L'aide au suicide.
Contre l'acharnement
thérapeutique et pallia-
tif. Pour le droit de
mourir dans la dignité,
Favre, Lausanne 2009,
128 p.

Les auteurs expriment leur propos dans un registre qui est celui du manifeste. C'est ainsi qu'il nous est présenté par l'auteur de la quatrième de couverture. Un médecin, président de l'Association EXIT ADMD Suisse romande, et un ancien professeur d'histoire de l'art et conservateur de la Collection de l'art brut rendent compte, dans ce qui se présente comme un dialogue, chacun à sa manière et dans un style fort différent, de leur militance pour défendre le principe de « pouvoir choisir sa propre mort et de faire appel à l'assistance d'un spécialiste ».

Si le livre ouvre clairement un débat sur des questions fondamentales qui appartiennent à tout être humain, quelles que soient ses convictions philosophiques, religieuses et son environnement socioculturel, il le situe très vite dans des postures ou extrêmes ou singulières. Ces postures desservent l'essentiel de la problématique.

J'en relève quatre particulièrement significatives, souvent mêlées l'une à l'autre : une approche manichéenne du débat, une vision des soins palliatifs particulièrement tronquée, une conception stoïcienne respectable mais qui ne peut rester qu'une référence parmi d'autres et un raccourci « théologique » à l'égard des « institutions religieuses judéo-chrétiennes [qui] rejettent toutes le suicide euthanasique » (pp. 32-33).

Tout d'abord, une approche manichéenne dans les propos de Michel Thévoz. Il y aurait, d'un côté, celles et ceux qui souhaitent avec lui « que le suicide, ainsi que le recours aux moyens de le réaliser sans douleurs, soit inscrit dans la Déclaration des droits de l'homme » (pp. 6 et 107), et de l'autre les obscurantistes, liberticides et fondamentalistes qui s'acharnent contre des agonisants en invoquant le caractère sacré de la vie humaine, tout en reconnaissant par ailleurs que cette position est « un point de vue personnel, une revendication individualiste et libertaire ».

Que faire avec une telle affirmation ? Le caractère subjectif d'une opinion, quand bien même est-elle extrême, n'empêche pas celle-ci d'être entendue et respectée comme telle. Elle reste néanmoins subjective et ne peut se déplacer dans le domaine du droit positif pour devenir principe de loi.¹

En ce qui concerne la vision des soins palliatifs, s'il est vrai, comme le soulignent les auteurs, qu'il ne faut pas craindre de les aborder aussi sous l'angle économique, ces derniers font trop facilement un raccourci entre les surcoûts de la santé et ce qu'ils dénoncent, d'ailleurs à juste titre, l'acharnement palliatif : « Quand je parle du coût des soins palliatifs, je vise plus précisément le surcoût exorbitant de l'acharnement palliatif... » (p. 19). Ce raccourci dénature le sens profond des soins

palliatifs qui, précisément, sont dans une démarche totalement opposée à la logique de l'acharnement. Il y a là un contresens majeur qui entretient la confusion. Est-ce voulu ?

Par ailleurs, l'argument philosophique, en référence au stoïcisme que l'on se doit de respecter en tant que tel, s'inscrit dans une posture personnelle. Cette posture légitime l'acte singulier de celui ou celle qui décide de mettre fin à sa vie, mais en aucun cas elle ne peut s'imposer à une société - quelle qu'elle soit - au travers de ses institutions de soins. Il y a là un passage du singulier à l'universel sans recherche d'articulation...

D'une certaine manière, il en est de même pour le quatrième élément qui apparaît dans ce manifeste, en lien avec la position des institutions religieuses judéo-chrétiennes. Si celles-ci rappellent le caractère unique et hautement respectable de toute vie et tout particulièrement de la vie humaine qu'elle réfère à un Créateur, cette position reconnaît également l'autonomie de la personne et sa liberté de conscience. Dans le cadre de l'accompagnement spirituel d'une personne en fin de vie décidant de faire appel à une association pour l'aider à se suicider, quand bien même il y a désaccord sur la finalité de l'acte,

aucun jugement n'est posé et la prière de l'Eglise est présente. Il y a là reconnaissance de l'autre dans sa spécificité et accueil d'une société sécularisée. Qu'en est-il de la réciprocité ?

Au-delà du militantisme

Les deux auteurs convoquent le lecteur à se poser des questions fondamentales sur le sens de sa vie et comment il pense pouvoir affronter les derniers moments de son existence au-delà même de toute situation médicale tragique. Mais comment se distancier d'idéologies et de démarches militantes pour se réapproprier « une réflexion profonde, humaine et nuancée sur le temps de la mort » ?² Là est probablement le seul intérêt de ce livre qui nous provoque.

Si certaines provocations ont un effet bénéfique, celle-ci nous conforte dans l'idée qu'une authentique démarche éthique en matière de fin de vie ne peut faire l'économie de chercher à articuler trois dimensions indispensables : l'universel, le particulier et le singulier... Privilégier l'une aux dépens des autres nous conduit à des impasses. Peut-être est-ce ce travail difficile d'articulation, jamais totalement acquis, qui nous aide à grandir en humanité ?

Michel Fontaine o.p.³

1 • Voir à ce sujet la recension du livre de Michel Salamolard, à la p. 42 de ce numéro. (n.d.l.r.)

2 • Gilles Voyer, *La mort à son heure*, Médiaspaul, Montréal 2009, 72 p.

3 • Professeur à la Haute école de la santé, La Source, membre de la commission d'éthique clinique du CHUV, aumônier dans un EMS, Michel Fontaine vient de publier un ouvrage (broché) intitulé *Santé et responsabilité dans la Bible, approche anthropologique et théologique*, Editions universitaires européennes, Sarrebruck 2010, 168 p. Voir encore « L'assistance au suicide », in *choisir* n° 587, novembre 2008, pp. 21-25, ou sur www.choisir.ch. (n.d.l.r.)

Brisée par isolement

Gladys Ambort,
*Brisée. De la fin de
mon adolescence dans
une cellule d'isolement,* Labor et Fides,
Genève 2010, 204 p.

Docteure ès Lettres de l'Université de Genève, l'autrice, à la demande des professeurs qui dirigent son travail de doctorat sur les relations interpersonnelles de pouvoir, se met à étudier sa propre expérience de prisonnière politique en Argentine. En effet, adolescente encore, à l'âge de 17 ans à peine, membre d'un mouvement militant de gauche, elle est arrêtée et incarcérée. D'abord sous le régime du gouvernement de María Estela Martínez de Perón, qui instaure un état de siège en 1974, puis sous celui de la junte militaire qui lui succède. Pendant trois ans, elle ira de prison en prison et vivra même, âgée d'un peu plus de 18 ans, une période d'isolement total, pendant laquelle « quelque chose se brisa en elle ». Ce quelque chose qu'elle mettra des années à cerner.

En brillante intellectuelle, elle a étudié moult auteurs ayant vécu, comme elle, la solitude et l'isolement. Citant Hannah Arendt, elle souligne la différence qu'il y a entre isolement et solitude. Cette philosophe s'est basée sur les écrits d'Epictète, l'esclave grec émancipé, pour opérer également une distinction entre solitude et vie solitaire. La jeune adolescente, que l'autrice fait revivre, vécut pendant sa période d'isolement, la solitude la plus terrible qui soit. Elle assista ainsi à un effondrement mental total, avec des défenses internes si fragiles qu'elle ne parvenait plus à émettre le moindre jugement, à imaginer même l'existence réelle de gens, d'un monde,

d'un temps ou d'un espace quelconque, en dehors de son petit carré de cellule.

Et puis, au bout de trois ans, elle voit son nom sur une liste : elle fait partie d'un convoi exilé à l'étranger. Sa sortie, ignorée totalement par ses camarades de prison, militantes de gauche comme elle qui ne lui témoignent aucun signe d'amitié, la plonge encore plus dans le vide. Le mutisme de celles qu'elle considère vraiment comme des camarades l'enveloppe et l'annihile totalement.

La France lui octroie l'asile politique et le HCR paye son billet d'avion. L'accueil en France est chaleureux mais la peur et l'incertitude qui l'habitent ne lui laissent aucun repos. Elle continue à se sentir vide, sans image d'elle-même, sans contenu, comme morte dans son intérieur. Pendant des années, elle souffre de ne pas pouvoir « être » et de ne pas pouvoir expliquer pourquoi.

Aujourd'hui encore, trente années plus tard, il lui semble toujours qu'elle ne peut transmettre ce « pourquoi » clairement, qu'elle a laissé une partie d'elle-même dans l'ombre des prisons. Qu'elle ne se possède plus... Quelque chose s'est cassé en elle. Et pourtant, elle a dû réapprendre à vivre. La littérature a été une bouée de sauvetage, certains auteurs écrivant ce qu'elle ne savait expliquer... Et puis, un jour, elle est devenue mère et c'est à son fils, David Alexandre, qui aura bientôt 17 ans, qu'elle dédie ce livre bouleversant.

Marie-Luce Dayer

L'exception syrienne

La Syrie est un pays méconnu. Placée sur la liste des Etats-Unis des pays aidant le terrorisme, elle fait peur et n'attire pas les touristes. L'ouvrage de Caroline Donati, peut-être trop sévère sur le régime, comble une lacune et rendra de précieux services à ceux qui visitent ce pays magnifique et accueillant.

Journaliste spécialiste du Moyen-Orient, correspondante à Beyrouth pour le journal *La Croix* de 1996 à 2000, C. Donati retrace l'histoire de la République arabe syrienne depuis son indépendance en 1946, avec ses débuts chaotiques émaillés de coups d'Etat, puis l'ère Hafez Al-Assad (1970-2000) et les années de Bachar Al-Assad. Son analyse minutieuse s'appuie sur les écrits de chercheurs occidentaux et de quelques Syriens, mais aussi sur bon nombre d'entretiens recueillis de 2004 à 2007.

La Syrie dans ses frontières actuelles n'est aux yeux de l'historien qu'une région de la Syrie historique qui comprenait aussi l'actuel Liban, la Jordanie et la Palestine. Ce que l'idéologie du parti Baath au pouvoir souligne en désignant ses organes, comme par exemple le Comité central, comme « régionaux ». Le pays du reste est une mosaïque multiethnique et plurireligieuse. Si tous parlent arabe, Kurdes, Druzes et Arméniens sont des minorités dont la reconnaissance n'est de loin pas complète. La grande majorité des habitants est musulmane sunnite, mais les chrétiens forment une minorité reconnue et intégrée. Parmi les musulmans, il y a d'anciennes dissidences d'origine

chiite, comme les Ismaélites et surtout les Alaouites d'où sont issus les gens au pouvoir.

L'autrice consacre près des deux tiers de son ouvrage à l'ère Bachar Al-Assad. Son père, Hafez al-Assad, avait bâti un pouvoir intérieur fort, principalement à partir du clan des officiers, et avait exercé une politique étrangère, mélange d'extrême prudence et d'audace, visant à faire de son pays une puissance régionale dans un environnement explosif. A sa mort, en 2000, de nombreuses voix dénoncent publiquement les dérives et la corruption du régime (« printemps de Damas »). Mais le jeune Bachar, élu à 34 ans, gagne vite en assurance, même à l'intérieur du clan, et impose progressivement sa vision.

Après l'invasion de l'Irak par les troupes américaines et britanniques, rares sont ceux qui misent sur la pérennité du régime. La Syrie de Bachar, pressée de toutes parts, se retire du Liban et bâtit de nouvelles relations diplomatiques avec le pays du cèdre. Elle accueille un million et demi de réfugiés irakiens, contient les pressions américaines, rétablit de bonnes relations avec la Turquie, maintient son alliance avec l'Iran et garde ainsi un regard sur le Liban sud du Hezbollah. A l'intérieur, Bachar verrouille la société en perpétuant la situation d'exception. Cependant une bourgeoisie moyenne et supérieure profite sans complexe du monde globalisé et de l'économie de marché, accentuant les disparités sociales.

Joseph Hug s.j.

Caroline Donati,
L'exception syrienne.
Entre modernisation et
résistance,
La Découverte, Paris
2009, 356 p.

 ■ Bible

Patrick Fabien

Philippe « l'évangéliste » au tournant de la mission dans les Actes des Apôtres

Philippe, Simon le magicien et l'eunuque éthiopien

Cerf, Paris 2010, 334 p.

Patrick Fabien, prêtre de l'île Maurice, appartenant à un pays multiracial, multiculturel et pluri religieux - 30 % de la population est chrétienne -, s'est intéressé à la figure, à première vue mineure, de Philippe dans les Actes des Apôtres (à distinguer de l'apôtre Philippe, l'un des douze, qui joue un rôle dans le quatrième Evangile).

Le Philippe des Actes est le seul personnage du livre à recevoir le titre d'« évangéliste », alors même qu'il n'est pas rédacteur d'un des quatre Evangiles. Il apparaît quatre fois, d'abord dans la liste des diacres, le premier après Etienne, puis dans deux récits, en confrontation avec Simon le magicien et en dialogue avec un eunuque éthiopien, enfin lorsque, avec ses quatre filles prophétesses, il accueille Paul dans leur maison à Césarée en Palestine, lors de la montée de l'Apôtre vers Jérusalem.

L'épisode de la rencontre avec l'Ethiopien montre l'importance du personnage qui est à l'intersection entre la nouvelle mission à Jérusalem et la mission aux autres nations. Sans avoir le statut comparable de Pierre ou de Paul, Philippe n'est donc pas un personnage mineur mais, selon Luc, un missionnaire puissant et un serviteur obéissant à la Parole.

L'ouvrage de Patrick Fabien, fruit d'un doctorat obtenu à l'Université de Lausanne sous la direction de Daniel Marguerat, excelle dans l'approche littéraire narrative et permet de découvrir un acteur-clé de la première évangélisation.

Joseph Hug

Jean-Marc Babut

Un tout autre christianisme

Traduction nouvelle et commentaire de la Source Q

Desclée de Brouwer, Paris 2010, 306 p.

Nous n'avons aucune trace matérielle de la Source Q. Depuis le XIX^e siècle, on postule que, sous la forme d'un document écrit et

à côté de l'Evangile de Marc, elle était à disposition de Matthieu et de Luc, à partir desquels ce document a été reconstitué par des spécialistes et publié en anglais en 2000. L'ouvrage de Jean-Marc Babut en est le premier commentaire en français.

Laissant aux historiens le soin d'en reconstituer le milieu porteur, l'auteur s'intéresse au contenu de son message et à la clarté de sa traduction. Il en éclaire chaque parole par son contexte global et en dégage la profonde cohérence interne. Les lecteurs y découvrent une image originale du message de Jésus recueilli par des témoins très anciens, message de salut qui se rapproche de la parole exigeante des prophètes. Le salut y est collectif. Il implique un renouvellement complet des relations humaines. Un tout autre christianisme ? Oui, si l'on note que les institutions se réclamant de Jésus ont remplacé le message de Jésus par un message sur Jésus, changeant la foi-engagement en une foi-croyance et la dynamique communautaire en une religion installée. Relire la Source Q, c'est se voir appeler à de profonds changements de comportement collectifs, pour vivre ce « monde nouveau de Dieu », différent du nôtre, si marqué par les deux tares les plus profondes de notre humanité - l'appropriation des biens et la violence pour les obtenir et les défendre - qu'il court à la catastrophe.

Si la Source Q n'offre pas de récit de la Passion, elle fait pourtant comprendre que le message de Jésus est rejeté comme un danger menaçant la société et ses équilibres difficilement acquis et fragiles : de nombreuses paroles disent la déception de Jésus devant ce refus d'une parole pourtant destinée à remettre les humains sur la voie de la justice et de la paix.

Jean-Pierre Zurn

 ■ Spiritualité

Johannes Maria Steinke

Décider !

Fidélité, Namur 2010, 192 p.

Voilà un petit livre résolument pratique ; la « méthode » en est le maître mot. La maquette, particulièrement lisible, la typographie, la présentation, tout cela rend service au lecteur. Tous ceux qui ont conscience

que décider ne s'improvise pas - qu'il s'agisse de choix de vie, d'orientation professionnelle et familiale ou d'arbitrages quotidiens touchant les dépenses, les investissements, les dons, l'emploi du temps ou les loisirs - bref tout le monde trouvera dans cet opuscule des règles de bon sens. Sur le plan moral, est rappelée la règle d'or, dans ses deux formulations, tant négative « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse » que positive « fais à autrui... ». Ces deux formules impliquent deux postures très différentes.

Sur le plan spirituel sont convoqués les valeurs, les états d'âme, l'imaginaire et même la prière. La paix de l'âme, venue de la lointaine *devotio moderna* via Loyola, est donnée comme le critère essentiel d'une bonne décision, sans toutefois que soit rappelé qu'une telle paix n'a de sens que si elle germe sur fond d'une conscience vive des coûts supportés par les autres, coûts que le décideur doit envisager lucidement, sous peine de justifier n'importe quoi.

Etienne Perrot

Alain Mattheeuws

Vite, réponds-moi Seigneur

L'accompagnement spirituel

Fidélité, Namur 2009, 144 p.

Si vous souhaitez approfondir la découverte du Christ, vivre plus authentiquement à sa suite, discerner votre chemin personnel dans cette entreprise et que, pour cela, vous désirez l'aide d'un guide, alors ce petit ouvrage vous fournira un éclairage fort utile. L'auteur, prêtre jésuite, possède une grande expérience dans l'accompagnement de jeunes et de séminaristes, de personnes consacrées ou mariées. Il trace ici, au moyen de courts chapitres et dans un style « questions-réponses », le chemin à celui qui veut découvrir l'aventure de l'accompagnement spirituel.

Des questions aussi pratiques que *A quoi sert un accompagnateur ? quelles différences entre un guide spirituel et un psychologue ? pourquoi et comment parler de la prière ? être guidé, n'est-ce pas dépendre de quelqu'un et perdre son indépendance ? est-ce un ami, un confident, un confesseur ?* sont abordées ici, sans détours, dans un langage clair et simple, en référence à la grande tradition des *Exercices spirituels* de

saint Ignace. Excellente mise au point et outil pour celui qui se tâte en vue de cette démarche unique.

Jacqueline Huppi

Mgr Jean-Claude Boulanger

La prière d'abandon

Un chemin de confiance avec

Charles de Foucauld

Desclée de Brouwer, Paris 2010, 214 p.

La prière d'abandon de Charles de Foucauld est parmi les prières chrétiennes les plus connues. Mgr Boulanger propose une méditation commentée de ce grand texte, à travers sept chapitres qui suivent chaque partie de la prière, nous invitant à un mouvement de confiance, de don de soi à la suite du Christ, à un abandon, jour après jour, entre les mains de Dieu. Long chemin spirituel pour passer de « Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » à « Père, je m'abandonne à toi ». Abandon à l'opposé de la démission et qui suppose un long combat avec soi-même. Nous rêvons d'indépendance et la vie nous rend dépendants !

Ce long développement de la prière de Charles de Foucauld nous permet de mieux entrer dans la vie tourmentée de l'ermite de Tamanrasset et dans sa démarche spirituelle guidée par l'Abbé Huvelin. Parallèlement, l'auteur fait de nombreuses références à la vie de Ste Thérèse de Lisieux. Le livre de Mgr Boulanger est le fruit d'une retraite prêchée à des veuves. Le style s'en ressent, ponctué de très nombreuses citations bibliques et d'auteurs chrétiens (Sœur Emmanuelle, Bernanos, le Père de Caussade, François de Sales, Thérèse de Lisieux...), ainsi que de quelques redites qui en alourdissent la fluidité.

A lire en plusieurs étapes et à s'y... abandonner, par petites étapes, au fil du temps. « Sécheresse et ténèbres ; tout m'est pénible : communion, prière, oraison, tout, tout, même dire à Jésus que je l'aime. Il faut que je me cramponne à la vie de foi ! » (Charles de Foucauld).

Yves Brun

■ Ethique

Axel Kahn***Un type bien ne fait pas ça...****Morale, éthique et itinéraire personnel*
NiL, Paris 2010, 286 p.

Médecin, membre du Comité consultatif national d'éthique, interlocuteur incontournable dans les débats de bio-éthique, le Dr Kahn se présente comme un humaniste : « Si j'ai été communiste dans ma jeunesse, c'est parce que je considérais le communisme comme un humanisme (...) Imaginer un monde meilleur, c'est affirmer que rien n'est plus important que de manifester sa considération pour l'autre » (pp. 50-51).

Une biographie, en début d'ouvrage, témoigne d'une formation et de la montée de convictions qui mûrissent en trilogie : dignité, autonomie et liberté. Tous les grands problèmes évoqués par la suite, à la fois individuels et sociaux (sexualité, clonage, avortement, euthanasie), sont analysés de ce triple point de vue. Et c'est cela en quoi consiste l'éthique.

Une question préoccupe en particulier Axel Kahn. Celle du prétendu déterminisme négateur de la liberté - que ce soit du fait du patrimoine génétique de chacun ou du fonctionnement de nos neurones. Un mot décisif, à ce sujet, sur les neurosciences et la liberté : « L'approche neurobiologique ne suffit pas, l'esprit a son autonomie et doit être étudié en soi. Ce qui me conduit à m'opposer à cette idée que la pensée éthique elle-même serait réductible à des processus neurobiologiques (qui) seraient appelés dans l'avenir à remplacer la philosophie morale » (pp. 234-235). Merci Dr Kahn.

Philibert Secretan

Michel Salamolard***L'incitation et l'aide au suicide****Le « modèle » suisse et la situation française*

Saint-Augustin, St Maurice 2010, 120 p.

En Suisse, la discussion autour du suicide s'est lentement déplacée, pour se focaliser sur la fin de vie. Non seulement la majorité, semble-t-il, considère le suicide comme la solution à la souffrance physique ou psychique qui, parfois, accompagne la fin de l'existence,

mais, sous l'impulsion d'Exit et de Dignitas, l'assistance au suicide est réclamée à grands cris ; elle a fait son entrée dans les hôpitaux et bientôt, peut-être, dans les EMS. Le débat a repris de la vigueur, parce que nos dirigeants politiques, inquiétés par certaines bavures et par la mauvaise image de la Suisse, pays du « tourisme de la mort », se sont sentis obligés de légiférer à ce sujet.

Le petit traité de Michel Salamolard vient à point nommé. Concis, clair, évitant toutes les composantes émotionnelles qui souvent faussent nos débats médiatiques, il plonge d'emblée le lecteur dans deux histoires vécues, l'une du suicide d'un jeune, si fréquent en Suisse, l'autre d'une fin de vie dans la souffrance soulagée et acceptée.

Passant en revue le suicide, événement éminemment subjectif mais aussi problème social, d'un point de vue juridique, moral, puis spirituel, l'auteur se concentre sur les arguments avancés par Exit et Dignitas, exposés avec calme et objectivité, et montre comment la liberté, la dignité de la personne et la compassion réclamée à l'Etat et au personnel soignant ont été insidieusement détournées de leur vraie signification. Il s'attarde enfin sur le débat juridique, objet de votations futures, et démontre pourquoi il serait préférable de ne pas légiférer sur l'incitation et l'aide au suicide. En effet, malgré le tapage médiatique, ces situations sont très rares, toujours complexes, et le code pénal actuel devrait suffire à contrôler ou interdire les organisations qui prônent et aident le suicide.

Le livre se termine par une postface très intéressante : Jean Leonetti, dont la réputation n'est plus à faire (La loi qui porte son nom a été promulguée en 2005) expose la situation juridique en France, à la fois plus simple, plus stricte, plus fine et mieux adaptée aux réalités de l'aide au suicide.

Jacques Petite

Alois (Frère), *Oser croire*, Presses de Taizé, Taizé 2010, 112 p.

Bogdanov Igor, *Le visage de Dieu*, Grasset, Paris 2010, 288 p.

Boulnois Luce, *La Route de la Soie. Dieux, guerriers et marchands*, Olizane, Genève 2010, 568 p.

Cabau Emmanuel, *Ski de randonnée : Isère*, Olizane, Genève 2010, 336 p.

Cabau Emmanuel, *Ski de randonnée : Savoie*, Olizane, Genève 2010, 304 p.

Fischer Irmtraud, *Femmes sages et dame Sagesse dans l'Ancien Testament. Des femmes conseillères et éducatrices au nom de Dieu*, Cerf/Médiaspaul, Paris 2010, 272 p.

Garin Jean-Luc, *Petite vie du cardinal Decourtray*, Desclée de Brouwer, Paris 2010, 216 p.

Gire Pierre, *L'éthique à l'épreuve de la vie. Christianisme, éthique, philosophie*, Cerf, Paris 2010, 396 p.

Hadjadj Fabrice, *Qu'est-ce que la vérité ?* Salvator, Paris 2010, 120 p.

Henne Philippe, *La Bible et les Pères. Parcours historique de l'utilisation des Ecritures dans les premiers siècles de l'Eglise*, Cerf, Paris 2010, 276 p.

Jarrosion Bruno, *Le temps des magiciens*, Le Pommier, Paris 2010, 276 p.

Lemoine Laurent, *Psychanalyse et relation pastorale. Etudes de théologie morale autour du Frère Albert Plé, o.p. de 1950 à 1980*, Cerf, Paris 2010, 464 p.

Minnerath Roland, *Doctrines sociale de l'Eglise et bien commun*, Beauchesne, Paris 2010, 180 p.

Nicolas de Cues, *De la docte ignorance*, Cerf, Paris 2010, 340 p.

Nouis Antoine, *Lettre à mon genre agnostique pour lui expliquer la foi chrétienne*, Labor et Fides, Genève 2010, 102 p.

Nys-Mazure Colette, *Contes d'espérance*, Lethielleux, Paris 2010, 200 p.

Poletti Rosette, *Rendre grâce. Exprimer sa gratitude au fil des jours*, Jouvence, Bernex 2010, 160 p.

Roger Frère (= Roger Schutz), *Vivre pour aimer. Paroles choisies*, Presses de Taizé, Taizé 2010, 96 p.

Scheuer Jacques, *Un chrétien dans les pas de Bouddha*, Lessius, Bruxelles 2009, 206 p.

Schmitt Eric-Emmanuel, *Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant de crétiens vivent ...* suivi de *Kiki van Beethoven*, Albin Michel, Paris 2010, 184 p.

Schooyans Michel, *Les idoles de la modernité. Entretiens*, Lethielleux, Paris 2010, 286 p.

Sureau François, *Inigo, portrait*, Gallimard, Paris 2010, 154 p.

Trojanow Ilija, *Un voyage mystique*, Buchet-Chastel, Paris 2009/2010, 132 p.

Wiesel Elie, *Otage. Roman*, Grasset, Paris 2010, 394 p.

XXX, *Actes et passions des martyrs chrétiens des premiers siècles*, Cerf, Paris 2010, 392 p. [43007]

XXX, *Le grand livre des prières*, Desclée de Brouwer, Paris 2010, 540 p. [42993]

XXX, *Torah. Exode, Lévitique, Nombres*, Cerf, Paris 2010, pp. XXXII + 460 [43010]

Le CEDOFOR

Centre de documentation et de formation religieuses, pour des emprunts de livres, des recherches, la consultation de revues et de documents.

Le lundi de 14h à 17h,
du mardi au jeudi
de 9h à 12h et de 14h à 17h,
le vendredi de 9h à 12h

18 r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge
☎ 022 827 46 78

www.cedofor.ch

Révélation

Au début de toute belle histoire, il y a un héros, telle est la tradition, un chevalier sans peur et sans reproche, qui voue sa vie à défendre de grandes causes - un héros pur jus, droit comme une lame, beau, fort et sage, et de surcroît guère porté sur la violence, à laquelle il ne s'abandonne qu'en dernier recours lorsque la situation l'exige. Car attention, hein ! Ce n'est pas parce qu'il est un maniaque de la gâchette ou un excité du canon que le héros se bat, mais parce qu'il y est bien obligé, hélas ! ayant entendu le cri des opprimés où qu'ils se trouvent sur la planète ou dans la galaxie.

N'écouter que son courage, le voilà donc qui vole à leur secours, pourfendant l'ennemi avec efficacité tout en gardant son innocence, évidemment, puisqu'il lutte pour la bonne cause. C'est pourquoi le héros ne se salit jamais ni l'âme ni les mains quoi qu'il fasse, et même si, en fin de compte, il sue et pue comme un bouc, on ne saurait lui en tenir rigueur, vu que sa chemise, déchirée sur le devant, dévoile

un torse aussi bronzé qu'un éclair au chocolat, faisant saliver toutes les girls du voisinage. Au début de toute aventure, il y a aussi une musique belle à mourir, qui s'accroche à toi comme une ronce, et pleine de grands sentiments exaltants. Alors, tu deviens héros à ton tour, tu sautes sur ton cheval, ton char d'assaut ou ton vaisseau spatial, et tu pars toi aussi combattre les méchants, bien identifiables grâce à leur sale gueule et à leurs armes non-conventionnelles.

Ab oui ! Encore une petite précision. Qu'il affronte des tyrans, des terroristes, des savants fous, des tricératops, des vampires, des aliens ou des virus venus de Bételgeuse, le héros finit toujours par gagner. Ou plutôt, les Etats-Unis d'Amérique finissent toujours par gagner. Car le héros ne saurait être qu'Américain, comme nous le savons tous après tant de décennies de propagande cinématographique made in Hollywood, dont les grands pontes nous servent régulièrement le même scénario, à quelques variantes près, histoire sans doute de nous laver bien profond le cerveau afin que s'y imprime par priorité le message de la

suprématie US, abondamment relayé en outre par des chaînes de télé sous domination gouvernementale. Un message qui a pris un peu de plomb dans l'aile, certes, depuis le 11 septembre 2001, mais qui continue néanmoins son bonhomme de chemin, se révélant à terme aussi pernicieux pour la santé que l'abus de cheeseburgers et de coca-cola.

Car c'est un fait que nous sommes bien obligés d'admettre, même si, personnellement, il m'agace au plus haut point : malgré ses ratures et ses ratés, le cliché d'une Amérique triomphante continue de phagocyter l'imaginaire des Occidentaux, avec, en soubassement, la croyance (que dis-je, la certitude !) sans doute héritée de la guerre froide, selon laquelle c'est ici, aux USA, que se joue le salut du monde, puisque c'est ici que réside le Bien, tandis que le Mal - suivez mon regard - se terre de l'autre côté de la planète, dans quelque steppe obscure et inféconde, là où le communisme est né, a grandi et est mort - aussitôt supplanté d'ailleurs par la menace islamiste.

Et voilà pourquoi j'applaudis à deux mains la croisade de WikiLeaks, non-obstant la personnalité de son fondateur. Assange, ange ou démon ? Je m'en fiche ! Comme je me fiche royalement des révélations de couloir et des pseudo secrets d'alcôve dévoilés grâce à lui sur la Toile, pour le plus grand embarras des divers gouvernements concernés. Ce qui m'enchanté dans ce mégadéballage, par contre, c'est qu'il contribue à nous ouvrir les yeux sur l'envers du décor politico-diplomatique et sur l'imperfection, somme toute très humaine, de ceux que nous considérons comme les maîtres du monde et qui le sont encore effectivement, mais peut-être plus pour très longtemps. Yes ! Et sur ce, je vais boire un coca.

Gladys Théodoloz





Femme et Religion

avec Guy Musy, dominicain et la plateforme interreligieuse de Genève
4 jeudis du 13 janvier au 3 février 2011 au Cénacle, de 18h30 à 20h00

La mission dans tous ses états

avec Sr Maryline Darbellay et Jacques Matthey, théologiens
5 samedis du 15 janvier au 19 mars 2011 à l'Uni Mail, de 9h00 à 11h30

Chemins bibliques de l'eucharistie avec Philippe Lefebvre, bibliste
2 samedis 12 et 26 mars 2011 à l'Uni Mail, de 9h30 à 11h30

Violence et désir dans l'Apocalypse de Jean avec Isabelle Donegani, bibliste
2 samedis 2 et 9 avril 2011 à l'Uni Mail, de 9h30 à 11h30

Les fins de la violence avec le Pierre-Martin Lamon, philosophe
3 mercredis 16, 23 et 30 mars 2011 à l'Uni Mail, de 18h15 à 20h00

Département de la formation ECR-GE Genève

022 319 43 43 formation@cath-ge.ch

[http://www.cath-ge.ch/fichiers/ECR/Dep_Formation/Brochure ECR 2010-2011](http://www.cath-ge.ch/fichiers/ECR/Dep_Formation/Brochure_ECR_2010-2011)

EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS

PROGRAMME 2011
FORMATION CONTINUE